



Revue de Critiques

REVUE MENSUELLE
DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

	Page
SOMMAIRE	
<i>A nos lecteurs</i> Paul-A. Martin, c.s.c.	3
IDÉAL ET PRINCIPES	
<i>L'esprit de nos critiques et nos conceptions morales</i> Paul-A. Martin, c.s.c.	8
<i>Propos sur le beau littéraire</i> Théophile Bertrand	13
<i>Notre travail de classification décimale</i> Cécile Martin	18
ÉTUDES CRITIQUES	
<i>L' « Histoire du Canada » de Garneau</i> Guy Frégault	19
<i>« La sagesse du Bonhomme »</i> H.-P. Senécal, c.s.c.	23
<i>« Découverte de la Russie »</i> J.-M. Gaboury, c.s.c.	26
<i>Notes sur Balzac</i> .. Jean-Marie Delâge	30
RECENSIONS	
<i>Volumes (Voir liste p. 3 et 4 de la couverture)</i>	34
<i>Revue</i>	61

Tome I - no 1
SEPTEMBRE 1946



LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Présentation technique : Cécile MARTIN

COMITÉS CONSULTATIFS

Doctrine et Droit canonique

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit
canonique de l'Université Laval.

Jean-Fr. BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,
professeur de Philosophie au Sco-
lasticat des Pères du T.-S.-Sacre-
ment, à Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,
professeur de Droit canonique au
Grand Séminaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège
de Saint-Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collè-
ge St-Alexandre.

Présentation technique

Roméo BOILEAU, c.s.c.,
professeur de *Classification systé-
matique* à l'École de Bibliothécaires de
l'Université de Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de *Bibliographie* à l'École
de Bibliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de *Catalographie* à l'École
de Bibliothécaires.

Direction, Rédaction
et Administration :

FIDES,

25 est, rue Saint-Jacques
Montréal-1

Tél. : *Plateau 8335

Abonnement annuel :

Canada.....\$2.50
Étranger.....\$3.00
France.....300 frs français

(S'adresser à FIDES,
5, rue de Mézières,
Paris-VI, France)

Publication autorisée par l'Ordinaire du lieu.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août, il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de Fides

TOME I

Septembre, octobre, novembre et décembre 1946
Janvier et février 1947



25 est, rue Saint-Jacques,
Montréal

À nos lecteurs

EN MARS 1943, la revue *Mes Fiches*, qui comptait alors six ans de publication, ajoutait à ses rubriques habituelles une section de critique littéraire intitulée *Lectures et Bibliothèques*. Cette section avait pour but de faire connaître la valeur intellectuelle et morale des nouveaux livres et d'opposer ainsi un barrage efficace au mal des mauvaises lectures.

Dès le début, dans les milieux les plus divers, on s'est plu à reconnaître l'opportunité d'un tel travail. Les bibliothécaires et les bibliophiles, les prêtres et les éducateurs, les aumôniers et les militants d'Action catholique, les évêques eux-mêmes nous ont encouragé à le poursuivre et à le développer.

Quant à nous, nous avons constaté bien vite que les quelques pages de ce supplément étaient insuffisantes pour que l'on puisse y mentionner tous les volumes dès leur publication, et surtout pour que l'on puisse y accomplir l'œuvre constructive qui s'impose. Car ce n'est pas tout d'indiquer ce qu'il importe de lire et ce qu'il ne faut pas lire ; il est d'une importance souveraine de poser le problème des lectures dans toute son ampleur, de le situer dans son cadre réel qui est celui de l'humanisme intégral à atteindre ; il faut aussi répandre les notions de base sur les rapports de l'art et de la morale, sur la législation de l'Église en matière de lectures, etc.

Et c'est pourquoi, aujourd'hui, forts de l'expérience acquise en ces dernières années — nous avons à date analysé et coté 1342 volumes et brochures — appuyés sur les nombreux témoignages d'encouragement que nous avons reçus et adaptant notre formule aux meilleures suggestions qu'on nous a faites, nous lançons *Lectures*, revue spécialisée au but bien défini :

donner à tous ceux qui sont conscients des dangers exceptionnels de l'heure un moyen pratique de se guider et de guider les autres dans le tourbillon des publications actuelles.

L'opportunité de cette nouvelle initiative de Fides peut s'envisager sous deux aspects complémentaires : du point de vue de la fin elle-même de l'œuvre de critique qui s'impose et du point de vue des moyens de poursuivre cette fin.

Du point de vue de la *fin*, qui est l'assainissement et l'orientation des lectures, l'urgence d'un organe qui diffuse les principes d'une saine conception de la critique littéraire et artistique — d'une conception respectueuse de toute la hiérarchie des valeurs de l'humanisme catholique — et qui démasque les livres mauvais et dangereux, tout en assurant aux bons ouvrages l'apologie qu'ils méritent, éclate aux yeux de tout homme averti. Point n'est besoin, par conséquent, de rappeler les cris d'alarme qu'on jette de partout sous l'avalanche des imprimés immoraux.

Du point de vue des *moyens* d'assurer la poursuite efficace de cette fin, on comprendra facilement la nécessité d'une publication régulière qui, dans la mesure du possible, surveillera et critiquera toute la production courante. Nous nous sommes d'ailleurs efforcés de trouver une formule assez souple et attrayante pour faciliter à une telle revue l'accès de tous les milieux et l'adaptation continue aux exigences toujours nouvelles de la mêlée littéraire et idéologique.

Le combat contre les lettres perverses ne peut être efficace si on le livre à coups de précautions et de petite diplomatie : il faut de la décision, de la crânerie, de la fermeté. Gardons-nous bien de confondre bienveillance et complaisance, bonté et faiblesse, charité et lâcheté. Aussi, nous semble-t-il bien qu'il devient urgent de démasquer l'action néfaste des mauvais maîtres et de ne point ménager les compromissions des critiques. Il est surtout d'une souveraine importance de répandre les vérités essentielles sur la vie de l'esprit, sur la littérature, sur l'art ; de mettre à nu les incon-

cevables sottises qu'on en est rendu à présenter comme des truismes ; de prouver que les prétentions, les revendications, les audaces licencieuses ne sont en définitive que l'aveu de carences pitoyables et d'un univers spirituel très limité.

Telle sera la tâche de la nouvelle revue, qui fera œuvre polémique si nécessaire et surtout œuvre constructive. Dès lors *Mes Fiches* redeviendront ce qu'elles étaient à leur début : un bulletin documentaire toujours soucieux de procurer à ses lecteurs, dans l'appareil technique qui augmente encore leur praticité, les résumés substantiels des livres et des articles de revue qu'il importe de retenir. Elles ne pourront donc que gagner à consacrer toutes leurs énergies à leur but initial, à reprendre toute leur identité bibliographique et documentaire, pour remplir toujours mieux le rôle qu'elles jouent depuis bientôt dix ans auprès de la gent intellectuelle.

* * *

La récente allocution de Son Eminence le cardinal Villeneuve sur le problème des lectures renferme un passage qui jette une lueur nouvelle sur l'urgence du travail que nous entreprenons et qui indique en même temps comment il doit être conduit. Il me paraît opportun de le citer ici textuellement : « Nous sommes heureux de le constater : depuis quelques années, nos gens lisent beaucoup plus qu'on ne se plaît à le répandre, et, par conséquent, il importe davantage que les prêtres, les éducateurs et les catholiques militants se soucient de la saine orientation des lectures et de leur choix judicieux, chez tous ceux sur qui ils exercent quelque influence. Les audaces du libéralisme intellectuel sont de plus en plus prononcées ; il nous vient de milieux ouvertement hostiles à notre pensée religieuse, et aussi d'autres milieux dont on penserait avoir moins lieu de se défier et qui semblent fort s'offusquer que l'îlot québécois se soit jusqu'ici montré bien imperméable à sa déliquescence. Voilà des raisons qui requièrent une vigilance mieux avertie.

« Pour les mêmes motifs, dans l'analyse et l'appréciation des livres, gare au dilettantisme. La critique littéraire est en vogue chez nous, il s'en fait énormément, de la bonne et de la moins bonne ; mais même lorsqu'elle n'est pas sans valeur, elle se présente en général comme un appendice à des revues qui ont au premier plan d'autres préoccupations et intérêts que de diffuser la bonne littérature. L'absence de publications spécialisées dans ce genre est une lacune qu'il faudrait combler. Ce nous est une singulière satisfaction d'apprendre que *Fides*, profitant des expériences d'autres pays, lancera bientôt une revue essentiellement critique, un guide pratique qui se proposera, par l'orientation des lectures, de défendre la véritable hiérarchie des valeurs et de travailler à sa réfraction dans la culture des individus et dans la vie sociale. »¹

Le projet que Son Eminence le Cardinal-archevêque de Québec saluait alors avec tant de bienveillance et que d'ailleurs il nous a lui-même encouragé depuis longtemps à mettre au point, ce projet est maintenant réalité. La revue *Lectures* affronte pour la première fois le public, avec confiance, dans la conviction où elle est d'accomplir une œuvre utile et nécessaire. Cependant, pour avoir toute l'efficacité qu'on peut lui souhaiter, cette œuvre, nous tenons à le souligner, exige beaucoup de collaboration. Collaboration des bibliothécaires, des prêtres, des éducateurs, des gens de l'Action catholique, qui pourront nous montrer les tâches les plus urgentes et répandre dans leur milieu les principes et les appréciations intellectuelles et morales de la revue. Collaboration surtout de théologiens, de canonistes et de littérateurs, grâce auxquels chacun des articles et chacune des recensions pourra donner la note juste à tous points de vue. Et dès maintenant nous voulons remercier les prêtres et les laïcs qui nous ont aidé à préparer la matière de ce numéro. La plupart d'entre eux d'ailleurs travaillent à la section de bibliographie critique de *Mes Fiches* depuis plusieurs années. Leur

¹ Villeneuve (Card. J.-M.-R.), o.m.i. : *Le Problème des Lectures*. Allocution prononcée le 28 mai 1946, à l'occasion de la bénédiction de l'immeuble *Fides*. Montréal, *Fides*, 1946. 27 p. ; p. 21-22.

exemple, nous n'en doutons pas, encouragera un grand nombre d'écrivains à se joindre à notre équipe.

Allier la sûreté de la doctrine à la connaissance des contingences actuelles, les soucis d'ordre littéraire à ceux d'ordre strictement bibliographique, voilà, semble-t-il, l'idéal que doit viser une revue du genre de *Lectures*. C'est celui que nous nous sommes fixé ; et nous comptons sur la collaboration de tous pour nous en approcher de plus en plus.

Paul-A. MARTIN, ptre, c.s.c.,
directeur général de Fides

« Les artifices qui excitent les passions, remarque Pie XII, ont extraordinairement augmenté, alors qu'en d'autres temps ils étaient confinés dans des cercles restreints : le progrès de la presse, les éditions à bon marché comme celles de luxe, les photographies, les illustrations, les reproductions artistiques de toute forme et couleur et de tout prix, les cinématographes, les spectacles de variétés et cent autres moyens propagent les appâts du mal et les mettent dans les mains de tous, grands et petits, femmes et filles. » (Pie XII, la Mode, discours du 22 mai 1941 ; *E. S. P.*, tract no 335.)

* * *

« Les lectures et les illustrés sont une autre cause de ruine pour la moralité chrétienne. On sait l'influence qu'exercent sur les esprits et les cœurs les journaux sans principes sérieux, qui étalent le crime et les désordres de famille, qui annoncent des marchandises ou des films par des images qui font appel à l'instinct sexuel, qui publient côte à côte, comme pour les mettre sur le même pied, une actrice légèrement vêtue et un personnage religieux ou laïc. » (Lettre pastorale collective du Cardinal et des Évêques, *le Devoir*, 3 juin 1946.)

* * *

« On sait aussi le mal produit chez la jeunesse par certaines publications populaires à bon marché : revues, magazines, romans et feuilletons, qui prêchent à plaisir le crime et l'immoralité. Les uns montrent leur perversion par des titres et des dessins provocateurs ; les autres cachent leur venin sous des dessins et des titres anodins. Toujours la jeunesse y trouve un poison mortel. » (Lettre pastorale collective du Cardinal et des Évêques, *le Devoir*, 3 juin 1946.)

IDÉAL ET
PRINCIPES

*L'esprit de nos critiques
et nos cotes morales*

Société dont le but premier est de « promouvoir chez les individus l'humanisme intégral et au sein de la nation l'ordre social chrétien, par le moyen des publications et documents et par une organisation chrétienne des lectures »¹, ainsi avons-nous l'habitude de définir Fides.

Les principes qui guident notre travail de bibliographie critique sont fidèles à l'esprit de cette définition.

Défenseurs de l'humanisme intégral, c'est-à-dire d'une doctrine de l'homme qui loin de mépriser les richesses de la nature les surélève et les assume dans les splendeurs de la révélation et de la grâce, nous prétendons nous garder des étroitesse de conceptions littéraires valésiennes. Universel, l'humanisme intégral, l'humanisme de l'Incarnation l'est non seulement sur le plan horizontal, en raison de son extension, mais encore dans son amplitude verticale, par sa compréhension : il embrasse, dans son réalisme, tous les paliers, toutes les manifestations de l'être, tous les ordres du savoir et de la vie.

Dans ces perspectives, il ne surprendra personne de nous voir affirmer en tout premier lieu que notre formule d'appréciation des ouvrages n'est pas d'abord « moralisante » dans un sens déséchant, dans un sens puritain. Elle se préoccupe de l'aspect moral

¹ Voir la Charte de Fides. (Dans *Éditions et Lectures*, par Paul-A. Martin, c.s.c. Montréal, Fides [1943]. 91 p. ; p. 62.)

en raison même de son réalisme intégral, de son souci de l'universel et même par souci du beau. L'écrivain et le lecteur sont d'abord des hommes et l'esthétique ne peut supplanter la morale, comme le rêvait Renan dans *l'Avenir de la Science* : « Je conçois de même pour l'avenir que le mot morale devienne impropre et soit remplacé par un autre. Pour mon usage particulier, j'y substitue de préférence le nom d'esthétique. En face d'une action, je me demande plutôt si elle est belle ou laide, que bonne ou mauvaise, et je crois avoir là un bon critérium ; car, avec la simple morale qui fait l'honnête homme, on peut encore mener une assez mesquine vie [...]. »² On reconnaît là le méphitisme fleuri de l'auteur des *Origines du Christianisme*, le genre d'illusions auxquelles s'amuse volontiers les esthètes de tous les temps.

L'expérience montre en effet à quelles étranges anomalies aboutissent ceux qui se laissent guider uniquement par l'idée de beauté. « Chez les Grecs, peuple très artiste, a-t-on écrit avec justesse³, le culte du beau s'est allié avec une moralité personnelle et sociale très inférieure. Chez certains esthètes modernes, la même étrangeté paraît : un raffinement excessif du goût esthétique uni à un goût singulier des plaisirs grossiers et des joies égoïstes. Et cela se comprend. Nous avons des facultés diverses tendant à des objets différents. L'homme n'est pas tout lui-même s'il n'aime pas la beauté, mais il est moins que lui-même s'il n'aime que la beauté. »

Il est clair que nous ne prétendons en aucune façon que la rectitude de l'appétit, la droiture des intentions et l'amour de l'idéal peuvent suppléer, chez l'artiste, le talent et le travail, non plus que, dans une œuvre, la valeur esthétique. Mais, d'autre part, nous tenons fermement qu'un culte dilettante du beau, de la forme pour la forme, dans l'oubli ou le mépris des exigences de la morale, n'est pas légitime et doit être condamné.

L'humanisme intégral, théocentrique, que nous défendons, — ainsi que nous l'avons déjà établi⁴ — peut se ramener, dans le domaine de la littérature et des arts, aux propositions fondamentales suivantes :

² Renan (Ernest) ; *L'Avenir de la Science*. Paris, Calman-Lévy, 1913. XX-541 p. ; p. 177.

³ Ponsard (Ph.) ; *Formation du sentiment esthétique chez les enfants*. Paris, Librairie des Catéchismes, s.d. 62 p. ; p. 6-7.

⁴ Paul-A. Martin, c.s.c. ; *Fides. Rapport annuel (1944)*. Montréal, Fides, 1944. 16 p. ; p. 9-10.

1. Proposition générale : « L'autonomie du beau dans sa ligne formelle » ne doit pas servir à justifier le désordre et la licence dans les manifestations artistiques.

2. Application de cette proposition à l'artiste : L'artiste est un homme : il n'échappe donc pas aux exigences de la morale, sous le couvert de la « pureté » artistique.

3. Application de cette proposition à l'art : Les principes du classicisme traditionnel bien entendu⁵, donc vivant, ouvert aux nouveautés légitimes, mais ferme sur l'essentiel, méritent toujours d'être défendus.

C'est dans cet esprit que sont faites nos critiques et qu'il importe de comprendre nos cotes morales. Il ne faut pourtant pas exiger de cotes de ce genre plus qu'elles ne peuvent donner. Aussi, après avoir énuméré ces cotes, voulons-nous en préciser ici la portée pratique⁶.

1. Voici d'abord quelles sont ces cotes :

	Formule abrégée	En usage
	Employée	En usage
	jusqu'à main-	dans
	tenant dans	<i>Lectures</i> ⁷
	<i>Mes Fiches</i>	
Livre mauvais	I	M
Livre dangereux	II	D
Livre qui appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement)	III	B ?
Livre convenable pour adultes	IV-A	B

Si un titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions, il faut en conclure qu'il est absolument irréprochable et qu'il peut être lu de tous. Lorsqu'une œuvre s'adresse aux jeunes en particulier, nous le disons explicitement.

⁵ Voir au sujet d'une juste notion du classicisme, le magistral ouvrage d'Henri Peyre : *Le Classicisme français*. New York, Maison française, 1942. 279 p. 20 cm.

⁶ Nous repreneons ici, en les complétant, certaines précisions déjà données dans *Mes Fiches* (no 121, 5 mars 1943, p. 1 de la section *Lectures et Bibliothèques* ; no 151, 5 oct. 1944, p. 89 de la même section).

⁷ Il convient de noter que ces sigles sont les mêmes que ceux utilisés par le R. P. G. Sagehomme, s.j., dans son *Répertoire alphabétique de 13 000 auteurs avec 46 000 de leurs ouvrages qualifiés quant à leur valeur morale* (6e éd. Tournai, Casterman, 1944. 608 p.). Cependant le R. P. Sagehomme emploie en plus le sigle TB pour les livres irréprochables à tous points de vue, et le sigle E dans le cas des livres pour enfants.

2. Ces cotes concernent la valeur doctrinale ou morale des livres présentés. Il ne s'agit pas par conséquent de cotes du point de vue esthétique (quoique la richesse artistique d'un ouvrage soit un des principaux éléments dont une bonne recension doit tenir compte), et la profondeur du sujet, sinon son opportunité pour tel ou tel âge, n'y change rien. Les livres sont tout simplement classifiés selon l'influence bonne ou mauvaise qu'ils peuvent exercer sur les esprits et les cœurs, plus concrètement selon l'occasion plus ou moins prochaine de péché qu'ils peuvent comporter pour la plupart des lecteurs de telle ou telle condition, ou pour les lecteurs de tout âge et de toute condition. Chaque cote est donc l'expression d'un jugement le plus objectif possible et formulé par rapport à la majorité des gens.

3. Les livres nommément à l'Index sont évidemment classés sous la cote *mauvais*. Tous ceux qui tombent sous les lois générales de l'Index entrent aussi dans cette catégorie.

4. Un volume dont le titre n'est suivi d'aucune cote est irréprochable, avons-nous dit. Cela ne signifie pas qu'il soit à *conseiller à tous* indistinctement, ou même simplement à *conseiller*. Il est irréprochable au point de vue doctrinal et moral, c'est tout. La recension seule nous donne sa valeur positive.

5. Disons enfin que nos cotes relèvent d'une prudence générale que tiendront à ne pas mépriser ceux qui veulent se préserver des atteintes du libéralisme littéraire contemporain. Ces cotes sont une aide à la prudence d'un chacun, mais elles ne prétendent pas suppléer cette prudence, après tout décisive. Chacun verra d'ailleurs rapidement l'attitude qui s'impose s'il est en face d'un livre coté *mauvais* ou *pour tous*. Il sera évidemment plus difficile de prendre une décision quand il s'agit d'ouvrages de valeur intermédiaire. Dans ces cas chacun doit s'étudier ou bien consulter un directeur qui le connaisse, afin de savoir s'il est ou non dans la catégorie à laquelle est réservé tel ouvrage, ou s'il a les raisons graves voulues pour lire telle oeuvre malgré les dangers qu'elle comporte.

* * *

Voilà donc l'esprit de notre travail de bibliographie critique et la signification de nos cotes morales. Par leur diffusion, nous estimons servir efficacement la cause de l'humanisme chrétien.

Loin de nous l'idée de propager un isolationisme intellectuel ignorant des exigences de la vie. Les catholiques doivent être

présents partout, mais pas de n'importe quelle manière, avec n'importe quelle préparation ; et leur présence doit être chrétienne, vivante, active, non pas passive et complaisante. Le mal demeure une absence, un vide, même sous les oripeaux de l'art, et le vide est fait pour être comblé, non pour être entretenu, subtilisé ou raffiné.

« Selon la doctrine chrétienne, — enseigne Pie XI dans *Quadragesimo Anno*⁸, — le but pour lequel l'homme, doué d'une nature sociale, se trouve placé sur la terre, est que vivant en société et sous une autorité émanée de Dieu, *il cultive et développe pleinement toutes ses facultés* à la louange et à la gloire de son Créateur, et que, remplissant fidèlement les devoirs de sa profession ou de sa vocation, *quelle qu'elle soit*, il assure son bonheur à la fois *temporel et éternel* ».

A nos yeux, le plein développement de toutes les facultés de l'homme comprend, il va de soi, la culture du sens esthétique, mais d'abord et avant tout le souci du bien humain comme tel, c'est-à-dire du bien qui finalise dans l'orbite de sa primauté et l'attraction de sa transcendance les biens intermédiaires ou infra-valents. Ainsi, dans le respect des réalités de tous les ordres, qui loin de s'exclure se confortent l'un l'autre, l'homme marchera sûrement vers les joies d'une unité vivante que ne peuvent entamer ni la multiplicité ni les distinctions.

Paul-A. MARTIN, ptre, c.s.c.

« La moralité baisse encore par l'action de ces bandes comiques que dévorent les enfants, jeunes et vieux. Ces bandes et ces feuilles comiques jouissent d'une faveur que l'on ne saurait mésestimer, d'autant plus qu'au jugement d'enquêteurs récents, la plupart des « comiques » sont mauvais : soit qu'ils décrivent des voies de fait, des délits ou des crimes, soit qu'ils montrent des cas de mauvaise conduite, soit qu'ils aient une tendance sensuelle et suggestive. On les a même dénoncés comme une des principales causes de la délinquance juvénile. » (Lettre pastorale collective du Cardinal et des Évêques, *le Devoir*, 3 juin 1946.)

* * *

« Que jamais vos exemples ou vos faiblesses ne viennent détruire l'influence de votre parole. Bannissez de vos foyers toute littérature malsaine, tout illustré indécant. » (Lettre pastorale collective du Cardinal et des Évêques, *le Devoir*, 3 juin 1946.)

⁸ Montréal, Ecole sociale populaire, nos 210-211 ; p. 48-49.

Propos sur le beau littéraire

Comme notre revue a pour objet premier d'orienter les lectures et la vie intellectuelle vers la maturité de l'esprit, dans le respect de la hiérarchie des valeurs, il convient, dès ce premier numéro, d'esquisser notre conception du beau littéraire. Cette conception doit commander, en effet, notre attitude critique, et son exposé, même cursif, me fournira de plus l'occasion d'appuyer sur quelques idées qu'il paraît urgent de rendre monnaie courante.

ART ET MORALE

Il importe d'abord d'attaquer certains préjugés propres à rendre inefficaces tous les efforts de la critique littéraire la plus constructive.

Ainsi, des esprits aventureux voudraient accréditer l'opinion que les préoccupations morales, le souci de *toutes* les richesses intérieures rendent nécessairement claudicantes les démarches de l'artiste vers la beauté, mettent du plomb dans les ailes du poète, rejettent le romancier vers le maquis de la thèse, faussent l'optique du critique. Ce sont là illusions faciles à une époque où le désordre général des idées a pour corollaires la licence des sentiments et le dévergondage des mœurs. Il faudra, dans des articles subséquents, traiter à fond des rapports de l'art et de la morale. Nous alignons ici de simples réflexions qui peuvent souligner la naïveté ou la mauvaise foi de ces prétentions de l'art pour l'art.

L'INDIVIDUALISME ET L'ART

Le beau, en littérature comme dans tous les arts, et comme dans la nature, naît de la rencontre des conditions mêmes de l'ordre : l'intégrité, la proportion et l'éclat. Qu'une de ces conditions manque, l'« ordre lumineux », expression adéquate de la beauté, décline. Des écrivains, des artistes, et surtout certains théoriciens de l'art veulent bien la luminosité et toute la luminosité ; mais

ils la veulent en dehors de l'ordre, dans leur ordre à eux, comme leur beauté à eux, toute tirée d'eux-mêmes. Ces artistes acceptent volontiers l'éclat ; mais ils pèchent facilement contre la *proportion* et j'entends ici d'abord la proportion première, celle qui préside aux épousailles de l'« objet » et du « sujet » ; ils pèchent surtout, dans leur mépris de réalités fondamentales, contre l'*intégrité*, l'intégrité même du beau, « splendeur de l'ordre ».

J'ai déjà baptisé cette attitude un anthropothéisme de l'art, forme ultime de l'individualisme, et j'écrivais alors : « On érige en doctrine absolue l'exaltation de l'indétermination ; on postule, sans s'en apercevoir, la primauté des causes matérielle et efficiente et ce malheur arrive — ô ironie ! — justement alors que les artistes prétendent, quand ils philosophent, se tenir dans la pure ligne formelle du beau »¹.

LE BEAU ESTHÉTIQUE

« L'autonomie du beau dans sa ligne formelle », c'est là une abstraction, légitime et *formellement* vraie sans doute, au moyen de laquelle on tente de justifier bien des fantaisies et bien des aventures. Sans entreprendre de réfuter une à une toutes les interprétations qu'on a tirées de ce cliché philosophique, il est bon de remarquer qu'il s'agit clairement, dans cette formule, d'une autonomie relative. La distinction classique entre la fin de l'œuvre et la fin de l'ouvrier, loin d'épuiser toutes les virtualités doctrinales de cette constatation, ne paraît qu'un premier jalon dans une voie féconde en découvertes. Il faudra aussi un jour scruter ces horizons.

Le beau esthétique, c'est-à-dire, étymologiquement, perceptible par les sens, est d'abord fonction d'un intelligible. La connaissance du beau, connaissance avant tout délectable, est à la fois intellectuelle et sensible. L'œuvre d'art qui combine harmonieusement le poids, la mesure et le nombre, grâce à son intégrité, à sa proportion et à son éclat, accomplit en quelque sorte un rapt de la sensibilité intelligenciée. C'est un sujet moral, l'homme *un*, qui, dans la connaissance au moins implicite des exigences intrinsèques et extrinsèques du beau, communique à une beauté ; cette beauté est l'épanouissement d'une eurhythmie qui ne peut être la

¹ *Mes Fiches*, nos 149-150, p. 82 de la section *Lectures et Bibliothèques*.

contradiction, la moquerie ou le viol de l'ordre à la fin propre de celui qui est ravi, sans postuler instantanément une brisure fatale au beau lui-même.

AVEUX

D'ailleurs, les maîtres mêmes auxquels font appel les fustistes des lettres et des arts pour tenter de justifier leurs élucubrations, ont témoigné de l'insuffisance radicale de la beauté parcelleuse, fragmentée, c'est-à-dire coupée de l'ordre humain intégral. Et je parle du beau *en tant que beau*, objet actuel de délectation. Comme Rimbaud est le premier de ces maîtres qui se présente à mon esprit, je m'empresse de le citer à la barre.

« Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée »². Ce sont là les regrets et les plaintes d'un artiste qui ne parvenait pas à étouffer définitivement les exigences foncières de son humanité. Lui qui écrivait encore : « [...] ma vie serait toujours trop immense pour être dévouée à la force et à la beauté »³, percevait sans doute très lucidement que le beau esthétique est « comme une certaine espèce de bien » seulement, et non pas le bien purement et simplement. Rien d'étonnant alors qu'il gémisses : « [...] moi qui ai perdu la sagesse, qui suis damnée et morte au monde [...] »⁴. Oui, celui qui perd la sagesse, l'ordre, même s'il s'agrippe à ce qu'il entend par « beau », reflet éphémère d'une lumière mouvante, celui-là perd même le monde et ses fugaces beautés : « damnée et morte au monde ». Mais il est une autre mort au monde qui, loin de mutiler et de châtrer, libère pour les enivresments des pures joies spirituelles, les joies esthétiques y comprises.

Pour goûter vraiment même les beautés profanes, le beau, quel qu'il soit, il faut être dans un état de réceptivité convenable. La beauté authentique est fonction d'un centre ordonnateur, rayonne d'une forme irradiante qui transfigure l'opacité de la matière. Cette poésie qui niche au cœur des choses, celles de la nature et celles de l'art, qui filtre par tous les interstices des corps, source lumineuse et chantante qui donne la nostalgie des beautés

² Rimbaud (Arthur) ; *Une saison en enfer*. Montréal, Variétés [1946]. 89 p. 19 cm. (Bibliothèque de luxe) ; p. 9.

³ Ibid., p. 64.

⁴ Ibid., p. 42.

impérissables, l'homme la perçoit dans la mesure où il s'est lui-même dégagé des lourdeurs du monde. Autrement, il s'amuse à des parodies, trompe sa faim avec des ersatz.

LITTÉRATURE ET SAGESSE

La littérature n'est pas une Circé dont la liqueur doit nécessairement nous donner le goût de la bassesse. Bien au contraire et de même que Ulysse obtint de la magicienne, après avoir gagné son amour, que ses compagnons fussent rendus à leur première forme, de pourceaux qu'ils étaient devenus, — de même le littérateur qui a pu se fourvoyer dans les sentines de lettres indignes saura, grâce au sens véritable de l'art nouvellement éclos dans un cœur reconquis, retrouver la fraîcheur des premiers contacts avec les merveilles du monde littéraire.

Sans doute Rimbaud encore rêvait-il de cette aurore, de la pureté nécessaire à ceux qui veulent communier sans lassitude à la beauté créée, lorsqu'il déclarait : « Tout dernièrement m'étant trouvé sur le point de faire le dernier couac ! j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien [...] La charité est cette clef »⁵.

J'ai la conviction que, dans les pages si lucides qu'il composait en marge de sa triste aventure, l'auteur des *Illuminations* avait l'intuition douloureuse de la vivante unité de l'artiste qui trouve la beauté, toutes les beautés, dans le respect de l'ordre, en cultivant d'abord la sagesse. « Si mon esprit avait toujours été bien éveillé, je voguerais en pleine sagesse »⁶. Rimbaud aurait goûté la beauté par surcroît, ineffablement. Qui oserait répliquer : « Il eût été moins grand poète ! »

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Trop de littérateurs et d'amateurs de lettres ont perdu l'instinct même de la beauté, après les orgies littéraires auxquelles ils se sont livrés. De là ces œuvres regrettables et ces gloires faciles qui contribuent, pour une si grande part, à miner le culte des vraies valeurs dans notre monde désaxé. Le flot déferle maintenant chez nous. Il est donc urgent d'édifier le barrage d'une critique

⁵ Ibid., p. 10.

⁶ Ibid., p. 73.

littéraire à point, souple et ferme à la fois, qui saura démasquer les sophismes des partisans d'un art libertaire et défendre les principes d'une vie de l'esprit saine et vraiment progressive.

Cette allusion à une critique littéraire à la hauteur des exigences actuelles me remet en mémoire les fortes paroles de Mgr Jean Calvet, dans *la Croix* de Paris du 23 novembre 1945 : « [...] Qui est-ce qui pourrait soutenir aujourd'hui que le droit, la philosophie, la biologie, l'histoire, la critique [c'est moi qui souligne] vont jusqu'au bout de leur voie et de leur lumière si elles ne reçoivent pas de la théologie leur achèvement ? Et qui soutiendrait que la théologie peut être coupée de l'histoire, de la philosophie, du droit, de la littérature, de la biologie, sans risquer de rester en l'air, comme un exercice sans contact avec la réalité du moment ? »

Par le truchement de *Lectures*, nous nous proposons de travailler à répandre une conception de la critique littéraire qui ne craindra pas d'aller « jusqu'au bout de sa voie et de sa lumière ». Et de nouveau, nous rencontrons Rimbaud, que nous avons choisi comme porte-parole des nombreux littérateurs contemporains assez lucides pour pleurer leur déchéance ou leurs insuffisances : « La théologie est sérieuse, l'enfer est certainement en bas, — et le ciel en haut »⁷. Même dans le domaine artistique, c'est grâce à la lumière des sommets qu'on atteint le ciel des réalités immarcescibles.

Théophile BERTRAND

« 20e S I È C L E »

La meilleure façon de lutter contre les mauvais magazines est de répandre les bons.

20e Siècle est sans contredit un beau magazine qui montre bien que l'esprit chrétien ne s'oppose pas à l'art et au goût le plus sûr.

20e Siècle est vraiment le magazine de la *Beauté*, beauté dans les photos, beauté dans le choix des sujets, beauté dans la présentation générale, beauté dans la fantaisie même.

Nous souhaitons une large diffusion à *20e Siècle*, édité par l'Université d'Ottawa.

⁷ Ibid., p. 35.

Notre travail de classification décimale

Pour répondre au désir des bibliothécaires, nous avons accepté d'indiquer la cote décimale des volumes présentés dans *Lectures*. Le système utilisé est celui de l'Institut international de Bibliographie de Bruxelles. Nous l'avons préféré à Dewey à cause de la clarté qu'ajoute aux cotes les subdivisions communes, et à cause du plus grand développement de certaines classes. D'ailleurs la classification décimale universelle est déjà bien connue au Canada grâce à *Mes Fiches* qui, l'utilisant depuis neuf ans, l'ont popularisée dans les milieux étudiants et intellectuels. Les bibliothécaires qui font usage de Dewey pourront opérer facilement les transpositions nécessaires.

On remarquera que, dans la classe 2, certaines cotes sont précédées d'un astérisque (*). Il s'agit de cotes complémentaires tirées de l'ouvrage du R. P. Paul-A. Martin, c.s.c. : *Religion. Théologie. Droit canonique* (Classe 2 et division 348 de la classification décimale, revues et complétées d'après la théologie catholique)¹.

Nous croyons opportun d'ajouter ici quelques précisions sur l'attitude que nous adopterons en certains cas.

1. — Ainsi, quand il s'agira de volumes qui normalement doivent être classés en collection, nous donnerons la cote générale de la collection et la cote particulière du volume.

2. — Dans la section des romans, nous n'indiquerons que la cote ordinaire (8...-3). Les petites bibliothèques peuvent se contenter de ces chiffres et classer sous chaque cote leurs romans par ordre d'auteurs. Quant aux grandes bibliothèques, elles compléteront selon la formule établie, par exemple avec le chiffre d'auteur puisé dans la Table Cutter.

3. — Les ouvrages de littérature canadienne-française sont groupés ensemble grâce à la lettre *C* qui précède la cote 84.

4. — De même, nous faisons précéder de la lettre *J*, tel que le préconise Dewey, les ouvrages destinés aux enfants. Toute la littérature enfantine sera donc classée systématiquement à la suite des livres pour adultes, formant section à part comme dans la plupart des bibliothèques.

Au fur et à mesure que les cotes se succéderont, des cas nouveaux que nous n'avons pas prévus ici se présenteront. Nous nous ferons alors un plaisir de fournir aux lecteurs les explications nécessaires pour une juste compréhension de notre travail.

Cécile MARTIN

¹ Montréal, Mes Fiches. 112 pages. 22 cm.

ÉTUDES
CRITIQUES

L'Histoire du Canada
*de Garneau*¹

C'est un sort peu enviable que celui des classiques. On les vénère, on les admire de confiance, on les entoure d'amour platonique. Mais on ne les lit pas. Au Canada, le grand ouvrage de François-Xavier Garneau est devenu classique. Par une fortune singulière, il a échappé au sort qui semblait le guetter. Cela tient à deux causes : à la qualité de l'œuvre et aux efforts intelligents d'une lignée d'historiens.

L'Histoire du Canada de Garneau fut et demeure un livre nécessaire. Il est difficile de se rendre compte de toute l'influence qu'un tel ouvrage a exercée sur l'évolution de la vie de l'esprit dans notre pays. Les historiens de la littérature attribuent souvent la renaissance littéraire de 1860 à l'escale symbolique de la « Capricieuse » (1855) ; à leurs yeux, cet événement aurait été la chiquenaude initiale qui détermina un large mouvement intellectuel : celui qui donne à la seconde moitié de notre XIXe siècle un cachet de vitalité un peu rude, peut-être, mais abondante, exubérante et pittoresque. La chronologie semble justifier cette vue. En réalité, n'est-elle pas trop sommaire ? Depuis quand est-il permis de prendre une coïncidence pour une cause ? On sait très bien, maintenant, que des livres français avaient pénétré au Canada avant 1855. Quinze ans avant cette date, Garneau lui-même avait écrit des vers pseudo-romantiques. Du reste, il faut bien le reconnaître, des œuvres françaises, fussent-elles infiniment supé-

¹ Garneau (François-Xavier). *Histoire du Canada* ; 8e édition revue et augmentée par Hector Garneau. Montréal, l'Arbre [1944-45]. 9 v. 19.5 cm. \$1.50 chaque volume (\$1.60 par la poste).

rieures aux productions canadiennes, n'eussent pas suffi à déclencher des manifestations d'une ampleur aussi réelle que celles de l'école de 1860. Notre littérature, à cette époque, ne se montre pas seulement française ; elle se révèle très canadienne : non sans gaucherie, c'est évident, mais aussi non sans allure. Elle donne une forte impression de vie et de vie nationale. A la racine de cette floraison — dans laquelle on distingue, je l'avoue, une certaine proportion de fleurs de papier — se placent les essais plus ou moins cohérents du deuxième quart du XIXe siècle et surtout l'œuvre de Garneau.

Celle-ci devait faire époque. Elle a eu des répercussions énormes. Elle a inspiré poètes, conteurs, romanciers et essayistes, sans compter, naturellement, quelques historiens. Sans Garneau, on peut se demander si Crémazie aurait donné bien autre chose que ses plates pièces de circonstances. Fréchette n'aurait peut-être appris de Hugo que l'art d'être exilé, puis grand-père. Le témoignage de Casgrain est explicite : « Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de *l'Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce fut une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration. » Philippe Aubert de Gaspé félicitait Garneau d'avoir ressuscité un passé qu'il accusait les hommes de sa génération de laisser mourir. Et ce n'est pas par hasard que les fondateurs des *Soirées canadiennes* — qui voulaient polariser un courant d'idées — s'inspiraient du mot de Charles Nodier : « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées. » Au Canada, l'ouvrage de F.-X. Garneau fut le livre du siècle.

Ce qui est merveilleux, c'est que cette œuvre, qui répondait si bien aux besoins de son temps, ait perdu très peu de son efficacité. Il existe une actualité de Garneau. Encore aujourd'hui, on ne peut pas se défendre d'éprouver de l'émotion à relire les quelques pages dépouillées et ardentes de la conclusion. Derrière ces phrases tendues, un peu massives, auxquelles un style démodé n'enlève rien de leur plénitude, on sent une vigilante lucidité : « Ce peuple a grandi de lui-même, sans secours étranger, dans sa foi religieuse et dans sa nationalité. Pendant cent cinquante ans, il a lutté contre les colonies anglaises, trente ou quarante fois plus populeuses... Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les

théories des philosophes ou les déclamations des rhéteurs sur les droits de l'homme, il a fondé toute sa politique sur sa propre conservation... Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques !... Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement. » Il y a quelques années, on articulait volontiers le mot « message ». Garneau avait à coup sûr un message à nous porter.

Si maintenant vous feuillotez cette œuvre pour l'analyser du simple point de vue historique, vous constaterez que, même à cet égard, elle n'a pas tellement vieilli. Je ne parle pas des détails, que Garneau, du reste, corrigeait d'édition en édition. Je désire m'arrêter à la seule architecture de cet ouvrage. Ouvrez Bibaud, par exemple. Vous le verrez asservi à l'ordre chronologique. Il en va tout autrement de Garneau. Il procède par synthèses. Cet ordre trop moderne irritait les lecteurs conformistes et pointilleux ; l'érudit Jacques Viger reprochait sérieusement à l'auteur de faire des « tableaux ». C'est que Garneau cherchait à comprendre et à expliquer. Il voulait éclairer les faits les uns par les autres, reconstruire le passé à la lumière de la logique. Regardez encore de plus près. Cette *Histoire du Canada*, particulièrement lorsqu'elle aborde le régime français, n'est pas conçue comme un récit de faits politiques ou militaires ; elle contient plus et autre chose que de l'histoire bataille. Ici, une fois de plus, le style sententieux peut donner le change ; à première vue, on croirait se heurter à ce que Rameau appelait « la vieille histoire solennelle, académique, philosophique... » Mais, sous cette surface décevante, il est facile de percevoir un effort vers l'étude d'un milieu social. Le développement économique de la Nouvelle-France a attiré l'attention de l'historien, même si celui-ci ne l'a pas très bien compris (ce qui était fatal, vu l'état de la documentation et l'état d'esprit de l'époque).

On ne pouvait mieux fêter le centenaire de la publication de cet ouvrage essentiel qu'en en donnant une nouvelle édition, la huitième en un siècle. Mais il n'est rien de plus délicat que de rééditer l'œuvre d'un historien. La réimprimer telle quelle serait impossible. En cent ans, trop de documents nouveaux surgissent, trop de travaux d'érudition paraissent pour que l'on puisse se contenter de lancer de nouveau, sans le retoucher, un vieil ouvrage,

celui-ci fût-il un chef-d'œuvre. Une mise au point s'impose. Il convient d'ajouter et de retrancher. Ce sont des tâches difficiles. Celui qui s'en charge doit y apporter à la fois de l'audace, de la science et une grande soumission à l'œuvre originale. Nul autre que M. Hector Garneau, le petit-fils du grand historien, — il a d'ailleurs suivi en cela l'exemple de son propre père — ne pouvait entreprendre pareil travail. Il l'a fait avec une admirable probité intellectuelle, ajoutant un nouvel et splendide effort à ceux de ses deux devanciers.

Le dernier volume de la huitième édition vient de paraître. Le tout constitue une publication fort attrayante, d'un manie-ment plus facile que « l'édition de Paris ». Cependant, — est-ce la force de l'habitude ? — c'est encore celle-ci que je préfère. À cause des notes précises et des appendices, elle demeure un inestimable instrument de travail, quitte à la compléter ou même à la corriger à l'aide des données nouvelles qui apparaissent dans la huitième édition. Cette dernière se recommande surtout par ses bibliographies, qui tiennent compte des principaux ouvrages d'histoire, et par son index étendu (il occupe la moitié du tome IX). Il y avait longtemps que M. Hector Garneau avait promis l'œuvre qu'il donne aujourd'hui. Dans une lettre écrite au *Canada français*, en mai 1929, il annonçait ainsi cette transformation de la septième édition : « En supprimant les notes, les bibliographies, les appendices, en conservant peut-être des références indispensables, en apportant à maints endroits certains remaniements, on aurait un ouvrage proprement destiné au grand public, aux élèves de nos couvents et de nos collèges. »

Par bonheur, il n'en est pas tout à fait ainsi. Si elle s'adresse au grand public, la dernière version de l'*Histoire du Canada* est quand même appelée à rendre des services aux spécialistes. Outre sa valeur propre, elle conserve celle d'un bon instrument de recherche. La critique scientifique se consolera peut-être mal de la suppression des notes, mais elle constatera avec plaisir que la substance de ces dernières a trouvé place dans le texte. On peut, je crois, louer sans réserve le dernier travail de M. Hector Garneau. Tout en demeurant fidèle à la pensée de son aïeul, M. Garneau sert la cause de l'histoire en même temps que celle de la nation.

Guy FRÉGAULT,
de l'Académie canadienne-française.

*La Sagesse du Bonhomme*¹

Les causeries radiophoniques que M. Robert E. Llewellyn a réunies dans un livre édité par Fides sont délicieuses. N'en déplaise aux cuistres qui ont la hantise des explications savantes et qui auraient voulu trouver dans *la Sagesse du Bonhomme* de subtiles analyses littéraires, une étude approfondie du style et de la langue de La Fontaine. Sans doute, c'est pour eux que M. Jean Simard, de connivence avec l'auteur, — ce dernier n'est pas pour rien l'aumônier des carabins — a dessiné ses malicieux culs-de-lampe : de gentils petits lapins qui, à la fin de quelques chapitres, saluent le lecteur pédant d'un coup irrévérencieux de leurs petits derrières. Il est bien des moyens de faire la nique à Barnabé. Mais pardon ! Vous ne connaissez pas Barnabé ? « J'appellerai Barnabé, dit Georges Duhamel, l'homme qui ne partage ni mes idées, ni mes sentiments. Barnabé se tient très droit. Il a dû, jadis, avaler quelque chose de raide qui l'empêche de se pencher sur quoi que ce soit. Il voit les événements de haut, ce qui donne à ses jugements de l'indépendance et de la généralité. » Ce n'est certes pas Barnabé, cet odieux homme raisonnable, qui prendrait un plaisir extrême au conte de Peau-d'Ane.

Pour entrer en sympathie avec M. l'abbé Llewellyn, il était pourtant nécessaire à Barnabé d'entrer dans le jeu comme nous le donne à entendre le début de la plaisante explication de la fable « le Rat de Ville et le Rat des Champs » : « Mettez-vous à quatre pattes, ou même à plat ventre, sur le tapis de la salle à manger. Regardez-le bien, ce tapis, découvrez-en les dessins, les brins qui dépassent, les miettes qui ont échappé au balai, après le dîner. Regardez aussi les énormes pieds de cette table, qui montent droit, peut-être avec quelque sculpture ou quelque cannelure, et disparaissent, là-haut, sous les franges du couvre-table qui pend tout près de vous. Le dessous de cette table a l'air d'une caverne mys-

¹ Llewellyn (Robert-E.). *La sagesse du Bonhomme* ; 2e édition. Ill. de Jean Simard. [Montréal] Fides [1946]. 171 p. ill. 22.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

téreuse et sombre, et c'est là que vont se passer les événements que nous montre La Fontaine. Les personnages n'en sont pas grands, il nous était nécessaire de nous mettre à leur hauteur. »

On reconnaîtra ici, appliqué à la littérature, le procédé du génial Walt Disney qui, à l'instar de son émule, nous invitait aussi sous la table de son rat de ville. Nous ne relirons jamais plus la fable charmante qu'en compagnie invisible de l'écrivain et du cinéaste. Et c'est profit immense pour notre imagination.

D'ailleurs, que le lecteur trop sérieux se rassure. M. Llewellyn sollicite suffisamment son intelligence. Les études de l'auteur sont bourrées de notations historiques où ressuscitent sous nos yeux Mademoiselle de Montpensier, le grand prieur de Vendôme, Turanne, Corneille, Racine, Molière, Fouquet, Law et autres grands personnages. Bossuet lui-même consent à poser un instant et à répéter pour nous une partie d'un sermon sur le mystère de Noël. Rien que l'utilisation judicieuse et discrète de la matière des œuvres d'auteurs anciens et modernes suffirait à retenir l'attention dédaigneuse de nos Barnabés canadiens.

Il n'est pas indigne non plus d'un honnête homme de voir comment le fabuliste Llewellyn, après La Fontaine et sous sa direction, a considéré « l'homme éternel à travers les plumes et poils dont l'avait orné le poète ». C'est le propre des œuvres classiques, et leur mérite incontesté, de pouvoir s'appliquer, à travers le temps et l'espace, à tous pays et à toutes civilisations. Ainsi l'embourgeoisement de nos chefs politiques rattrape l'embourgeoisement du Roi-Soleil et de ses courtisans. « Les types d'il y a trois siècles, rappelle l'auteur, sont demeurés les mêmes, il y a encore des vaniteux, des méchants, des rusés, des vantards. » Comme dans le cas de La Fontaine, M. Llewellyn sera surtout compris et goûté de ceux qui s'adonnent à l'étude de l'homme.

Si on s'obstine malgré tout à croire au démerite d'une œuvre trop facile, semble-t-il, à composer, qu'on veuille bien employer son sens critique à l'étude du style de l'auteur de *la Sagesse du Bonhomme*. Que penser par exemple des qualités de la description suivante de l'offensive d'un maringouin : « Et tout d'un coup, comme s'il flairait la chair fraîche, l'auteur du bourdonnement se rapproche : c'est un maringouin. Il a des sonorités de violon qui descendent parfois jusqu'à celles de la contrebasse ; et cette musique ne manquerait pas d'un certain charme sauvage si vous ne vous sentiez pas directement en but au visiteur. Il a pris main-

tenant, dans le grand silence de la nuit, les allures d'un bombardier quadri-moteur ; il s'approche si près de votre oreille qu'il y va presque pénétrer ; mais le bruit s'éloigne, l'ennemi vise maintenant votre lampe de chevet, il tourne et retourne, se pose un instant, et le silence devient immense, presque trop lourd ! Qu'est-ce qu'il manigance ! Ce serait agréable de dormir, d'entrer tranquillement dans le domaine des éléphants roses, des voyages dans les nuages, des rêves délicieux. Est-il reparti ? Peut-être se pose-t-il sur le treillis de la fenêtre ?

« Non ! le revoilà ! Il est revenu à la charge, il est maintenant tout un orchestre, ils sont au moins dix ou quinze à tourner autour de vous ; ça se pose sur votre bras : un geste vif pour le frapper, et vous rentrez la main sous la couverture ; il faisait pourtant bien assez chaud tous bras dehors ! Ça s'est déjà posé sur l'autre ! Nouveau geste, et maintenant, il n'y a plus que la tête qui dépasse du drap, et vous imaginez la tache d'ombre ronde qu'elle dessine sur l'oreiller.

« Le — ou les — maringouins se sont repris à tourner de plus belle, et il semble que votre nez soit comme le pivot de leur ronde invisible ; une aile effleure votre joue : une claque ; un frisson sur le front : re-claque ! Et il vous semble maintenant que ça se promène sur vos cheveux ! C'est atroce ! Vous êtes tout à fait réveillé, tout entier tendu vers l'ennemi invisible, vous frissonnez ! Adieu, délicieux moments où l'on va perdre doucement conscience et s'enfoncer lentement vers le sommeil ! C'est la guerre, la guerre sans merci ! »

Quel auteur canadien a jamais brossé sur ce sujet éminemment indigène un tableau plus pittoresque ? Pierre Boucher qui, avec ou sans humour, dès 1663, écrivait dans son *Histoire naturelle* que la grande incommodité au pays, après celle des Iroquois, était le Maringouin, aurait applaudi au récit de M. Llewellyn. Une imagination fertile, un tour d'esprit original, un goût très sûr, un style primesautier, alerte et vif à souhait, permettent à M. Llewellyn de réussir de nombreux tableaux aussi savoureux que ce dernier. Son art est celui d'un conteur en pleine possession des mille et une ressources d'expression de la langue française.

S'amuser, se connaître soi-même, conduire l'homme à la sagesse : ce triple but que La Fontaine poursuivait dans ses fables, M. l'abbé Robert E. Llewellyn le reprend à son tour. La Fontaine a imité Esope, Llewellyn imite La Fontaine. L'aventure littéraire ne laissait pas que d'être périlleuse, mais notre fabuliste s'en est

tiré avec honneur grâce à sa culture et à son talent littéraire. Ce sont ces dons précieux que FIDES a voulu couronner en éditant *la Sagesse du Bonhomme* dans une forme luxueuse !² La qualité du papier, l'art de la typographie et de la mise en page, les illustrations originales de M. Jean Simard font de l'ouvrage un très beau livre. Nous ne chicanerons pas M. Llewellyn d'avoir écrit des fables ni FIDES d'avoir fait princièrement les choses, en un pays où l'un de nos écrivains les plus doués, M. Clément Marchand, pouvait, il y a quelque cinq ans, nous accuser d'un péché littéraire d'omission. « Trop de raisonneurs, de bâtisseurs de thèses, de philosophes en pantoufles, et pas assez de fous, c'est-à-dire de véritables créateurs, d'écrivains désintéressés. Nos revues sont assez pleines de choses rebutantes : rarement un beau conte, un poème vivant : toujours des essais et souvent trop solennellement écrits. Il se publie facilement en Canada français dix livres d'inspiration militante pour un de littérature pure. » *La Sagesse du Bonhomme* est une belle chose. De la littérature gratuite et désintéressée. Plus désintéressée que certaines conférences d'un certain écrivain français de haute et bonne réputation qui s'est moqué du public canadien en lui servant, au prix fort, des mets réchauffés de sa cuisine littéraire.

H.-P. SENÉCAL, c.s.c.

*Découverte de la Russie*¹

Depuis 1917, le drapeau rouge a toujours pris l'allure d'un épouvantail sanglant. Agité par une tempête « dont il souffle lui-même le vent » — comme disait Chesterton de saint François d'Assise ; que les deux nous pardonnent ! — il se noue et dénoue

² Cette édition de luxe est épuisée ; elle a été suivie par la 2e édition décrite dans la référence.

¹ Massis (Henri). *Découverte de la Russie*. [Lyon] H. Lardanchet [c1944]. (Réimpr. par Variétés.) 219 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).
9 (47) (04)

sans relâche, menace grotesque et multiforme dans un ciel trop lourd. Sur la Russie soviétique s'énoncent les jugements les plus contradictoires, que l'intelligence moyenne des peuples doit passer au filtre de la critique pour recueillir les parts inévitables de mensonge, d'erreur et de vérité. La portée définitive des faits accomplis ne nous permet plus de nous réfugier dans une indifférence équivoque. L'heure vient, elle est probablement déjà venue — où il faudra choisir et en accepter les conséquences de notre choix. Une telle décision engage trop avant pour s'y risquer les yeux fermés. Il n'est pas d'intelligence soucieuse de l'avenir qui ne doive comprendre « la grandeur du danger et la dure nécessité de servir pour ne pas disparaître ».

L'Allemand R. Ernst Curtius écrivait immédiatement après l'autre guerre : « Peu importe l'attitude politique qu'on adopte à l'endroit du bolchevisme. Ce qu'il y a d'éminemment remarquable dans son apparition, c'est qu'il est l'expression d'un changement des tendances de l'esprit occidental. Depuis Descartes et Voltaire, depuis les philosophes de France et d'Angleterre, il semblait que normalement toute émancipation, toute réforme sociale dût venir de l'Ouest. Ces temps-là, pour nous, sont accomplis. »

Ainsi, pour certains esprits qu'on ne saurait taxer d'imbécillité, le bolchevisme ne se limite pas à une théorie sociale et politique. La réalité est beaucoup plus grave. Anti-occidental, anti-humain, antagoniste implacable de la grande tradition spirituelle dont vit encore le monde chrétien d'Occident, le chancre rouge s'attaque à ce que nous avons de plus sacré et de plus cher. La chute du tsar Nicolas II n'a pas ouvert à l'âme populaire russe le chemin du progrès à l'européenne, mais « celui du retour à l'Asie ».

Cette affirmation peu rassurante, coupable d'exagération marquée au jugement de cerveaux quiétistes ou rassis, les Russes eux-mêmes l'ont confirmée à maintes reprises. Dès 1840, Tchaadaïeff résumait ainsi les thèmes de la propagande slavophile : « Nous sommes... les enfants chéris de l'Orient. Quel besoin avons-nous de l'Occident ? Est-ce l'Occident qui est la patrie de la science et de toutes les choses profondes ? C'est l'Orient que nous touchons partout, d'où nous avons naguère tiré nos croyances, nos lois, nos vertus... Le vieil Orient s'en va. Ne sommes-nous pas ses héritiers naturels ? C'est parmi nous que vont désormais se perpétuer ses admirables traditions, que vont se réaliser toutes ces grandes et mystérieuses vérités dont le dépôt

lui fut confié dès l'origine des choses. » Plus près de nous, le prince Troubetzkoï écrit : « Si nous sommes acculés au précipice, c'est que la voie suivie n'était pas la bonne. Aussi, maintenant nous renions tout : votre sagesse occidentale, votre art, vos machines et votre communisme. Nous ne voulons plus de Pierre le Grand qui nous a fait faire votre connaissance. Ne nous regardez pas comme les fils de l'Europe, dépourvue de talents... Elle n'est pas notre mère... Notre voie tout indiquée se dirige vers l'Orient... La Russie a péché d'avoir méconnu son orientalisme et de s'être laissé leurrer par des illusions occidentales. »

Etrange psychologie, étrange histoire, que celles de ce pays immense qui d'un côté s'appuie sur l'Allemagne et de l'autre sur la Chine et le Pacifique ! Dans le meilleur chapitre de *la Découverte de la Russie*, emprunté de toutes pièces d'ailleurs à *Défense de l'Occident*, M. Henri Massis expose longuement la « peine historique » d'un peuple « qui ne sait pas encore pour quel monde il est né ». Pendant des siècles, dans ce domaine illimité qui s'étend sur des milliers de verstes, tout était marqué du signe de l'informe et de l'indéterminé. Absence de pierre et de maisons stables, aucune délimitation précise entre les régions, attaches à la vie comme à la terre flottantes et indécises, peu de traces du travail des ancêtres, l'apport négatif du milieu géographique et de la tradition laissait le paysan russe tel un petit homme infime au centre d'une plaine démesurée et ennuyeuse. Un peuple sans passé historique, sans moyen âge, sans adolescence nationale, sans patrimoine d'idées héréditaires qui relient le présent au passé, un peuple sans religion stabilisée par la rigidité des dogmes, voilà le peuple russe. A cette mentalité primitive, les Romanoff apportèrent les arts et les sciences, la culture et l'éthique sociale d'une civilisation avancée, déjà éloignée de la pureté de ses sources. La Russie s'abreuva ainsi aux erreurs d'une Europe en voie de décadence. Mal équipée pour la spéculation abstraite, dépourvue d'esprit critique, d'expérience et de prévision, elle ne pouvait trouver en son propre fond aucun antidote aux doctrines empoisonnées de Rousseau, Kant et Marx. En 1863, Michelet observait que la Russie n'admettait de l'Occident que le mal, qu'elle attirait à elle tout le poison d'Europe pour le rendre augmenté et plus dangereux encore. Nous en avons pu voir, nous en voyons toujours les formidables réactions.

Dans le deuxième chapitre de son ouvrage, M. Massis montre comment la Russie soviétique, « héritière de l'empire des steppes,

a su doter les hordes riveraines du Don ou de la Volga de toutes les ressources de la technique moderne... En vingt ans, les maîtres que lui a donnés la Révolution d'Octobre ont atteint les trois buts principaux qui lui furent désignés par Lénine dès le commencement de la grande aventure : 1° s'assurer la possession de toutes les matières premières essentielles ; 2° transformer le sol, la géographie économique et politique du pays, tant par la création de voies de communication que par le transfert des populations et la conquête de nouveaux territoires-clefs ; 3° pousser à fond l'industrialisation dans les campagnes comme dans les villes. » L'absence de pierre a été compensée par l'utilisation du béton ; on a multiplié canaux, routes et chemins de fer ; l'aviation a bénéficié d'un essor considérable ; des escouades de savants ont prospecté le gigantesque territoire pour en recenser les énormes richesses matérielles, dont l'exploitation systématique a fait surgir les villes industrielles comme des champignons. On a examiné tout particulièrement les possibilités du cercle arctique. Le développement, surtout, de l'industrie lourde — « dont la guerre se nourrit » — complétée par la dispersion rationnelle des centres de production, a définitivement fait de la Russie un monde complet, une autarcie prête à l'agression comme à la défense.

Que nous réserve cette machine de guerre ? « Orient de l'Europe », la Russie s'est glorifiée de pouvoir élever dans la terreur et dans le sang un nouvel ordre humain. Rien n'a jusqu'ici prouvé qu'elle ait résolu de ne pas tenter l'aventure.

On peut se demander ce que vaut objectivement la documentation de M. Massis. Des insinuations malveillantes se sont déjà fait entendre. De toute évidence, nous avons affaire à un penseur qui étudie son sujet depuis longtemps. Les garanties extrinsèques de compétence ne lui manquent pas. Reprochons-lui, si nous y tenons, d'avoir peint sa fresque en teintes sombres : il a décrit la puissance de la Russie, la tenace détermination qui anime un monstrueux impérialisme. Il fallait éviter au lecteur la tentation de prendre le sujet à la légère. L'auteur ne s'est pas attardé à l'envers de la médaille ; il n'a pas exposé ce qu'a coûté en valeur humaine une aussi vaste mise en disponibilité de la matière ; il n'a pas cherché les causes possibles de dissociation qu'entraîne la négation de la liberté.

La sincérité de M. Massis, nous ne pouvons la mettre en doute, connaissant la qualité de son christianisme. Son livre est

une leçon sérieuse et un avertissement solennel. Puisse l'Occident en tenir compte avant qu'il ne soit trop tard.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

Notes sur Balzac

En marge d'« Eugénie Grandet »

et de « César Birotteau »¹

Eugénie Grandet est peut-être le meilleur roman que Balzac ait écrit, celui où il a mis le plus de composition, où le style, jamais parfait, n'en reste pas moins toujours égal, d'une correction soutenue.

On connaît l'affabulation. Eugénie Grandet, la pure et noble Eugénie, et sa mère, douce et effacée, mènent une vie claustrale dans une sombre maison de Province. Le maître de la maison, avare, richissime et usurier par surcroît, fait peser sur ces deux victimes un joug de fer. L'existence des deux femmes, sacrifiées à l'ignoble passion du père Grandet, se déroule, monotone et triste, dans le cadre de la vie provinciale.

Mais le personnage central du roman, c'est le père Grandet. Balzac a déployé, dans l'étude de la passion de Grandet, tous ses dons merveilleux de psychologue, de connaisseur de l'âme humaine. Avec quel art nous montre-t-il les développements de cette passion, l'emprise qu'elle prend sur la vie de Grandet ! On compare volontiers l'avarice au cancer. Du cancer, l'avarice a le

¹ Balzac (Honoré de).

Eugénie Grandet. Montréal, Variétés [1945]. 278 p. 19 cm. (Coll. *les Romans illustres*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

César Birotteau. Montréal, Variétés [1945]. 411 p. 19 cm. (*Les Romans illustres*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-5

Appellent des réserves.

développement sournois, le travail en profondeur. Envahissante, exigeante, elle ne laisse rien de côté. Le cancer englobe petit à petit, dans sa marche destructrice, tous les tissus qui l'avoisinent, puis il prend subitement de l'ampleur, il essaime partout, se répand dans tout l'organisme. Ainsi l'avarice, discrète au début, passion silencieuse, insinuante, vient à prendre dans la vie de celui qu'elle habite une place considérable, pour finir par la dominer cette vie, *l'informer*, lui donner son sens, sa saveur même.

Drame immense que celui d'une âme ainsi possédée ! Esclavage pire que toutes les servitudes ! D'abord, le père Grandet aime l'argent pour ce qu'il représente. C'est l'argent qui donne à Grandet une foule de choses, c'est grâce à lui qu'il peut influencer la vie d'un grand nombre de gens, qu'il pourra faire de tous les habitants de Saumur, ou presque, des débiteurs. L'argent donne à Grandet le pouvoir, la puissance. L'avarice tire d'abord ses racines de l'orgueil, du désir de domination. Mais bientôt, elle s'affine, elle *s'épure* si l'on peut dire. Le père Grandet en vient à aimer l'argent pour lui-même. Les dernières années de sa vie, la vue de l'or lui causera une joie incomparable, une jouissance quasi-sensuelle. Le père Grandet mourra en palpant des pièces d'or !

Tous les critiques s'accordent pour dire que *Eugénie Grandet* est un des plus grands romans de la littérature française et universelle.

On pénètre avec *César Birotteau* dans le monde de la bourgeoisie parisienne. L'auteur s'est donné un but assez simple en écrivant ce livre : décrire les déboires de la classe bourgeoise. « Puisse cette histoire, écrit-il, être le poème des vicissitudes bourgeoises. »

César Birotteau, c'est l'histoire d'un commerçant parisien honnête, probe jusqu'au scrupule. César ne manque pas de jugement mais c'est un esprit faible. Il se laisse entraîner par des financiers malhonnêtes dans des entreprises qui doivent lui donner mer et monde et qui ne lui laissent, en fin de compte, que honte et faillite. L'avenir se chargera de venger Birotteau. César verra son honneur réhabilité : un de ses commis à qui il avait fait du bien, payera les dettes de son ancien patron. César meurt le jour où il apprend l'heureuse nouvelle...

Cette banale histoire, longue à souhait, touffue, passablement indigeste, abonde en descriptions pittoresques. Comme il s'agit d'un roman « commercial », les détails financiers ne manquent

pas. Balzac, cédant à un de ses penchants qui est de tout décrire minutieusement, ne nous fait grâce d'aucune transaction.

Il y aurait beaucoup à dire sur la qualité artistique de ces deux ouvrages, sur le style, la composition, les procédés de Balzac. Je m'attacherai plutôt à étudier l'aspect moral, non pas de ces deux ouvrages en particulier, mais de toute l'œuvre de Balzac, prise en général.

En préface au premier livre de la *Comédie humaine*, Balzac dit : « J'écris à la lumière de deux vérités éternelles, la Religion et la Monarchie. » Balzac aime l'ordre, il respecte et admire la morale chrétienne. Ainsi, il nous montre, chez Eugénie Grandet et sa mère, à quelle élévation d'esprit et de cœur conduit une vie vraiment chrétienne. Balzac se fait volontiers moraliste ; il peste contre la corruption des mœurs du temps.

Est-ce à dire que Balzac soit pour cela un auteur « de tout repos » ? Loin de là !

Si on scrute le fond de sa pensée, on s'aperçoit vite qu'il voit en la morale chrétienne plutôt « une discipline, une police sociale, un système répressif » (Petit de Julleville) qu'une nécessité philosophique et vitale.

Cela tient d'ailleurs à sa conception de la vie et à l'opinion qu'il a de l'homme. Pour lui, la vie sociale se résume à une lutte d'appétits ; c'est une longue et cruelle bataille entre le faible et le fort. Et les forts, ce sont les gens qui ne s'embarassent d'aucun principe, qui ne reculent devant rien pour arriver. Les héros des romans de Balzac sont presque tous des arrivistes, notons-le.

Balzac ne voit en l'homme qu'appétits et aptitudes. D'où l'abondance dans son œuvre de passionnés, d'intrigants, de financiers véreux.

On pourrait gloser longtemps sur le déterminisme balzacien, sur sa conception physiologique et matérialiste de l'homme et de la vie.

Il y a de tout dans Balzac, du meilleur et du pire. Ce grand seigneur des Lettres a voulu pénétrer partout, poursuivre le vice jusque dans ses plus secrets retranchements. Doué d'une lucidité et d'un sens d'observation uniques, cet imaginaire génial s'est plu à créer des personnages de tous les calibres moralement, mais surtout des êtres vicieux et dépravés. La liste serait longue de ces misérables qu'il a dépeints avec une précision et une crudité inouïes.

La plupart de ses héros évoluent dans une atmosphère trouble et dangereuse. Bien plus, il semble que Balzac se soit attaché à ses tristes créatures. Il les décrit avec complaisance et avec tout un luxe de détails.

La vertu dans ses romans est quasi-continuellement bafouée. Il nous la montre, de plus, presque toujours incarnée en des êtres inférieurs, faibles, impuissants. Cela est-il bien conforme à la réalité ?

Certes une conception aussi pessimiste de la vie ne manque pas de véracité. Et tout chrétien sait l'empire qu'exercent en nous les forces du Mal. Mais Balzac tombe dans l'exagération. Il est à l'opposé de Rousseau ; s'il prône comme celui-ci la corruption de l'homme par la société, il affirme par contre aussi la malice congénitale de l'homme. Ce n'est pas un progrès.

Il faut dire que la société du temps a largement influencé les idées de Balzac. Il a vécu à une époque d'individualisme effréné. La Révolution, qui a renversé bien des fortunes, l'Empire, qui en a érigé d'autres, ont ouvert la voie à l'action d'une foule d'ingrédients plus ou moins honnêtes ; l'incertitude des temps donne libre cours à bien des débordements. On n'a qu'à ouvrir l'histoire pour s'en rendre compte.

Rien n'empêche que la philosophie morale et sociale de Balzac est nettement fautive. Elle donne de l'homme une image mutilée et dangereusement erronée.

Balzac voulait, en l'étalant au grand jour, montrer la laideur du vice et corriger si possible les mœurs de la société. Il est indéniable qu'il a atteint juste le contraire de son but. Et tout en reconnaissant en lui le maître incontestable du roman français, tout en saluant bien bas ses qualités et son génie, on ne peut s'empêcher de dire, avec Jean Carrère, que Balzac est un *mauvais maître*.

Jean-Marie DELÂGE

« En général, que chacun exige de ses fournisseurs des vêtements, des livres, des journaux, des revues, des films mêmes, qui respectent la modestie et n'offensent pas la morale. Ah ! si nous voulions être conséquents avec notre foi ! Comme nous aurions vite fait de purifier les étalages de modes, les librairies, les kiosques de journaux et de revues, l'écran même. Quand la conscience n'est plus écoutée, il est nécessaire de faire entendre à certains exploiters la voix de l'intérêt matériel. » (Lettre pastorale collective du Cardinal et des Évêques, *le Devoir*, 3 juin 1946.)

RECENSIONS

Volumes

GÉNÉRALITÉS

The Canadian Catalogue of Books published in Canada, about Canada, as well as those written by Canadians, with Imprint of 1944. Compiled by The Toronto Public Libraries and published as a Supplement to The Ontario Library Review. 1945. 62 p. 25.5 cm. (No 23)

015(71) "1944"

La Bibliothèque publique de Toronto publie depuis 1921 une liste des ouvrages imprimés au Canada au cours de chaque année. La vingt-troisième de la série, celle que nous avons à présenter, nous paraît très complète, même pour ce qui concerne la section des ouvrages de langue française.

Les bibliophiles canadiens ne peuvent qu'apprécier ce travail préparé avec une grande conscience professionnelle. Les rédacteurs de catalogues en particulier constatent avec satisfaction que l'année de naissance de bon nombre d'auteurs est indiquée au début de la référence : détail qui représente pour eux une notable économie de temps.

C. MARTIN

PHILOSOPHIE

Femmes d'absents... Témoignages recueillis par les Associations de Femmes de Prisonniers et le Mouvement populaire des Familles. [Paris] les Editions ouvrières [1945]. 128 p. 16 cm.

173.3

Pour adultes

Ces enquêtes et ces études sont destinées à ceux qui ont passé la guerre dans les camps de concentration nazis et qui devront faire face au problème de la ré-adaptation à la vie familiale.

J.-M. D.

VINCENT-FUMET (Odette).

Comment le dire ? Nos petits et les mystères de la vie. Montréal, les Editions de la Famille [1945]. 32 p. ill. 15.5 cm. \$0.10 (\$0.13 par la poste).

176(07)

Pour adultes

Inspirée du plus pur esprit chrétien, Madame Odette Vincent-Fumet s'acquitte avec un doigté remarquable de la tâche délicate de guider les mamans dans l'éducation de leurs petits : c'est qu'elle est elle-même maman et qu'elle a eu à répondre aux questions parfois embarrassantes de sa petite fille. Aussi a-t-elle voulu faire profiter de son expérience les jeunes mères canadiennes-françaises.

Cette brochure est écrite dans une langue dépouillée et claire. Quelques jolis dessins de l'auteur égayent le texte.

Élie GOULET

RELIGION

DANIEL-ROPS.

Histoire sainte. Le Peuple de la Bible. Paris, Fayard [1943]. (Réimpr. par Variétés.) 409 p. 18.5 cm. \$2.00 (\$2.10 par la poste).

22.09

Pour adultes

Il est vraiment réconfortant de voir de grands écrivains chercher leur inspiration, ou plus simplement leurs sujets, dans l'Écriture sainte. Après Léon Bloy, Claudel, Mauriac et tant d'autres — pour ne citer que les modernes — voici Daniel-Rops qui synthétise en quatre cents pages l'histoire du peuple de la Bible. Il tend à y faire figure d'initiateur et d'érudit, mais à tout moment ses merveilleux dons d'artiste l'emportent et il dégage des textes inspirés l'incomparable valeur poétique qui a fait des écrivains sacrés les premiers poètes de l'univers. *L'Histoire sainte* s'impose, tant par la facture que par le sujet, à l'attention des chrétiens et des incroyants ; puisse-t-elle surtout conduire à la lecture amoureuse des originaux, de l'Écriture elle-même !

Y. L.

FOLLIET (J.).

Le sentiment de la nature dans les Psaumes. Paris, Archiconfrérie de l'Évangile dans la Vie. 84 p. 18 cm. (Coll. A.M.D.A.).

223.2

Ce petit livre d'aspect miteux contient une solide étude et manifeste une connaissance approfondie des textes sacrés, en particulier du psautier.

L'auteur étudie les psaumes sous cet angle particulier du « sentiment de la nature » et dégage de cette étude diverses remarques relatives à l'esprit d'observation des Hébreux, à leur amour de l'hyperbole, à leurs sentiments à l'égard du Tout-Puissant, etc.

L'allure minable du volume est grandement compensée par l'originalité des aperçus, l'élégance du style et la perfection de la langue.

André JANOËL

HEMPTINNE (Chr. de) et VAN ELEWIJCK (E.).

Maman, parle-moi du Bon Dieu. Première instruction chrétienne. Collaboration de A. Bruggeman. Dessins de M. A. Lernould. Bruges, Beyaert [1944]. 222 p. ill. 22.5 cm.

238(07)

Rien ne remplace la formation maternelle. Même si l'école prépare très bien l'enfant à sa première communion, l'adaptation personnelle doit se faire et l'influence de la mère est irremplaçable ; la toute première initiation religieuse de ses enfants incombe à la maman et si elle ne remplit cette mission, elle trahit la partie la plus sublime de sa tâche.

Les jeunes mères soucieuses de leur responsabilité, qui n'ont pas le temps de compiler les manuels, trouveront ici des leçons toutes préparées en fonction de l'âge et de la mentalité des tout-petits. Ces leçons sont de nature à éclairer l'intelligence tout en formant le cœur et la volonté.

Denis MONTBOISÉ

MATHIEU (H.), s.j.

Est-ce un devoir pour tout chrétien d'être apôtre ? Les devoirs de l'apostolat. Paris, Bonne Presse [1943]. 59 p. 17.5 cm.

241.555

L'auteur répond d'abord directement à la question que pose le titre, en précisant la nécessité de l'apostolat pour le chrétien. Sa réponse s'appuie sur de nombreux textes de l'Écriture sainte et des Souverains Pontifes. Il dénombre ensuite et explique les différentes formes d'apostolat accessibles à tous et, en guise de conclusion, les résume toutes dans la charité. Un petit livre clair, précis et solide.

André JANOËL

GENEVOIS (F.).

Lumières de vie et famille humaine. [Préf. de Mgr J. Lavarenne. Paris] Bonne Presse [1943]. 204 p. 19 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

248.1

L'auteur, directeur d'une maison de retraites fermées, livre, sous ce titre, le fruit de ses méditations, la substance de sa prédication.

J.-M. DELÂGE

PINARD DE LA BOULLAYE (H.), s.j.

Les étapes de rédaction des exercices de S. Ignace. Paris, Beauchesne, 1945. 67 p. 20 cm.

Exercices spirituels, selon la méthode de saint Ignace ; 3e édition. Paris, Beauchesne, 1944. 2 v. 20 cm. \$4.00 pour ces deux volumes et le précédent (\$4.25 par la poste).

248.1

Le P. Pinard de La Boullaye, s.j., l'auteur d'un savant ouvrage en 3 vol. sur *l'Etude comparée des Religions* et pendant neuf ans prédicateur de Notre-Dame de Paris, fait paraître chez Beauchesne un ouvrage magistral sur les *Exercices* de S. Ignace. Déjà deux volumes sont parus d'une collection qui en comprendra quatre, en plus d'un travail préliminaire, plaquette de 67 pages : *les Etapes de rédaction des Exercices de S. Ignace.*

Le tome I, de XXVIII-314 pages, est un répertoire des *Exercices*. Ouvrage très précieux pour quiconque veut les étudier ou les donner à des retraitants. Il fait comprendre non seulement l'esprit de S. Ignace, mais aussi chacun des principaux exercices de la retraite de trente jours, sa place, son ordonnance dans l'ensemble, son but et la manière de l'utiliser pour en retirer le meilleur profit spirituel. Il nous semble que de tous les commentateurs des *Exercices* que nous connaissons, le P. Pinard de La Boullaye n'a pas son égal pour l'ampleur de l'œuvre, la clarté des exposés et la compréhension singulière du livre de S. Ignace.

Le tome II, de VIII-360 pages, intitulé *Retraites*, comprend les méditations complètes de deux retraites de huit jours, selon les méthodes de S. Ignace. C'est un ouvrage riche et pratique offert à toutes les âmes qui pourraient rechercher une matière neuve en même temps que substantielle pour l'avancement spirituel, ou aux prédicateurs qui sentiraient le besoin de se renouveler.

Nous attendons avec impatience les deux autres volumes à paraître : *Retraites et Triduum* et *Conférences*,

examens. Le tout formera un ensemble imposant et unique, une mine spirituelle aux richesses très grandes.

Paul FONTAINE, s.j.

BÉRUBÉ (J.-F.), s.s.s.

La piété eucharistique. Montréal, la Librairie eucharistique [1945]. 147 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

248.159.22

Le passage suivant de l'Encyclique « *Miræ Caritatis* » de Léon XIII résume la leçon de doctrine et de piété que nous donne le R. P. J.-F. Bérubé : le sacrement de l'Eucharistie « doit être regardé comme le centre dans lequel réside la *vie chrétienne*, autant qu'elle peut exister quelque part ; tous les autres *modes de piété*, quels qu'ils soient, conduisent à l'Eucharistie et y trouvent leur terme ».

Les pages de la *Piété eucharistique* sont d'une telle densité, elles s'avèrent si appropriées au besoin fondamental de notre époque — en raison d'un réalisme qui, tout en plongeant ses racines dans le tuf doctrinal le plus riche, reste en même temps ouvert aux exigences de l'évolution de la piété dans l'histoire et la vie de l'Eglise — qu'elles doivent être méditées et assimilées par tous ceux qui veulent assurer à leur vie intérieure toute l'intégrité et le rayonnement possibles.

Le Révérend Père, qui puise largement aux sources les plus sûres, pose d'abord le problème de la piété eucharistique ; il nous prouve ensuite que cette piété eucharistique est la piété chrétienne dans sa plus fidèle expression, que le Christ eucharistique, « source actuelle de notre piété par la messe et par la communion », est aussi la fin de la vie intérieure. Après la synthèse générale que nous offre la conclusion, nous trouvons, en appendice, un discours du Souverain Pontife Pie XII aux prêtres adorateurs d'Italie et l'Allocution qu'il prononçait lors de son jubilé épiscopal. Outre la table des matières, une bibliographie topique — donc eucharistique — étaye la thèse de l'auteur de sa muette mais bien réelle éloquence.

Je me plais à souligner quelques points de cet enseignement adamantin : même les habitués des lectures pieuses solides pourront peut-être en tirer profit.

L'Eucharistie est avant tout un sacrement, un sacrement en acte continu, le sommet des merveilles des réalités sacramentelles, le Sacrement auquel les autres sont ordonnés comme à leur fin : l'Eucharistie possède en propre l'Auteur de la grâce et la grâce elle-même, alors que les autres sacrements ne la possèdent que par participation. Il ne nous surprend donc pas, après la démonstration de ces vérités, de voir affirmer ici qu'« une véritable piété chrétienne ne peut pas ne pas être eucharistique ». C'est que la véritable piété trouve sa source, ses moyens principaux et sa fin dans l'Eucharistie, perpétuation de la présence du Verbe Incarné en personne parmi nous.

Quel est le catholique qui, ayant atteint aux pâturages spirituels d'une vie intérieure vraiment « raisonnable » — « *rationalabile obsequium* » — et qui, par le fait même, ayant le sens de l'ordre — « tout ce qui est de Dieu a été fait selon l'ordre » (*Rom.*, XIII, 1) — ne sentira pas augmenter sa piété envers l'auguste sacrement de nos autels et ne sera pas incliné à donner à sa piété plus de conscience eucharistique, lorsqu'il saura que tous les autres sacrements ne sont que des causes particulières, dans le travail de transformation de nos âmes, par rapport à l'Eucharistie, Cause universelle ; lorsqu'il saura que les autres sacrements, dans leur opération, dépendent de la vertu principale du Christ-eucharistique ?

La méditation de ces pages, au cours desquelles le lecteur savourera bien d'autres vérités fortes et délectables, permet de comprendre le sens profond et plénier des paroles de saint Thomas d'Aquin : « Le sacrement de l'Eucharistie contient le bien commun spirituel de toute l'Eglise » (*III*, q. 65, a. 3 ad 1).

En terminant, je regrette la pauvre enveloppe matérielle — papier, couverture, typographie — de ce magistral enseignement. D'autres reprocheront aussi à l'auteur, avec un brin

d'exagération, de ne nous présenter qu'une marquerie de textes ; pour ma part, je ne partage en aucune façon cette dernière opinion, non seulement parce que ces textes représentent un matériel assimilé et assumé dans la vie intime d'un verbe bien formé, mais dans la conviction où je suis que trop de gens souffrent du prurit de l'inédit, de la nouveauté pour la nouveauté, du littéraire d'abord, aux dépens de la sagesse et de la docilité au réel, aux dépens de la simple « dénudation de l'intelligible contenu dans l'éternelle et toujours neuve réalité ». Aussi en avons-nous des tonnes de vanités imprimées !

Théophile BERTRAND

McGRATH (Mgr William C.).

Fatima, l'espoir du monde. Tr. de l'anglais par G. Quenneville, c.s.v. Scarboro Bluffs, The Scarboro Foreign Mission Society [1945]. 84 p. ill. 16.5 cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

248.159.4

Cet opuscule débute par un tableau apparemment pessimiste, mais trop vrai, hélas ! de la situation mondiale. Viennent ensuite, un récit succinct des « Apparitions » et la biographie abrégée, mais toujours si captivante, des petits « Voyants ».

On a ajouté à l'ensemble la consécration du genre humain au Cœur Immaculé de Marie, telle que faite par S. S. Pie XII, ainsi que le discours du Saint-Père au peuple portugais. Viennent, à la fin, des considérations sur la dévotion des « premiers samedis » et des réflexions sur le « message » de Fatima.

Plusieurs photos et de beaux dessins, d'un genre trop peu répandu encore dans les ouvrages similaires, ornent ce petit livre.

André JANOËL

MAMPAEY (Chanoine A.).

L'Action catholique d'après les décrets du Ve Concile provincial de Malines ; 2e édition. Bruxelles, Editions Novissima [1939]. 144 p. 20 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

*256.8 (493)

Les « Actes et Décrets » du Ve Concile Provincial de Malines (1937), reconnus par la Sacrée Congrégation du Concile et approuvés par N. S. Père le pape Pie XI, consacrent un chapitre entier à l'A. C. et donnent, en appendice, le statut d'organisation de l'A. C. en Belgique.

Les décrets traitent :

1. de la notion générale de l'A. C.
2. des différentes missions de l'A. C.
3. de ceux qui doivent s'appliquer à l'A. C.
4. de l'organisation pratique de l'A. C.

L'auteur rapporte d'abord la traduction de chaque décret qu'il fait suivre aussitôt d'un commentaire appuyé sur les documents pontificaux. (Les références sont précises.) Le volume nous révèle la force de l'A. C. belge et demeure un document national qui coordonne la pensée de l'A. C. plutôt qu'il ne la fait avancer.

André PICARD, c.s.c.

LESCOUHIER (Chan. D.).

Explication sommaire des principales fonctions et cérémonies liturgiques et des fêtes religieuses ; 3^e édition. Bruges, Beyaert, 1944. 76 p. ill. 21 cm. \$0.60 (\$0.65 par la poste).

264

Parce que la brochure prétend être un « résumé complet » de la liturgie, elle est nécessairement sommaire et superficielle. Elle est un peu didactique pour enthousiasmer des jeunes. Elle pourra plutôt aider les professeurs.

André PICARD, c.s.c.

CUYPER (A. de).

Manuel de liturgie. Bruges, Beyaert, 1941. 4 v. 18.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

264(07)

- Quatre petits volumes divisés ainsi :
- I. L'Édifice du Culte
 - II. La Sainte Messe et l'Office Divin
 - III. L'Année Liturgique
 - IV. Les Sacrements et les Sacramentaux

« Ce manuel est la traduction libre du « Liturgisch Handbook » introduit auprès du public néerlandais par le savant promoteur du Mouvement liturgique, Mgr Callewaert. »

Il s'adresse aux élèves des Humanités et des Ecoles Normales.

L'auteur a su éviter une systématisation trop rigide et une érudition trop poussée qui auraient tué la vie nécessaire à tout volume qui s'adresse à des étudiants.

André PICARD, c.s.c.

BRABANT (Chan.).

Le sacrement de Confirmation Simples leçons destinées aux confirmands. Bruges, Beyaert [1945] 43 p. 20.5 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

265.2

Cette brochure veut être une aide aux prêtres dans la préparation des leçons de « catéchisme de confirmation ».

D'allure très simple, le texte est bien présenté ; mais tout catéchiste devra l'adapter selon une méthode plus pédagogique. Le livre pourrait servir dans une recollection de militants d'A. C.

André PICARD, c.s.c.

* * *

Le mariage chrétien. Montréal, Fides, 1946. 126 p. 15.5 cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

265.53

Pour adultes

« Préparez votre mariage. Pour vous aider dans cette tâche qui décidera du bonheur de votre vie et peut-être de votre éternité, le Comité diocésain d'Action catholique, désirent aider

[...] tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles à se bien préparer à la vie du mariage, a fait rédiger ce précis sur le mariage chrétien. » On voit que l'introduction souligne avec précision le but de l'ouvrage.

Peu volumineux, cet opuscule n'en contient pas moins une foule de renseignements concernant les fréquentations, les fiançailles, l'enquête pré-nuptiale et la réception du sacrement de mariage ; il est tout indiqué pour les futurs époux.

Albert BERGERON

SCIENCES SOCIALES

IZARD (Georges).

L'homme est révolutionnaire. Paris, Grasset [c1945]. 315 p. 19 cm.

335 (44)

Dangereux

Communistes et socialistes se réclament de Marx. Si on les compare aux seconds, les premiers pourraient être dits « marxistes orthodoxes » ou « marxistes de la stricte observance ». Bien entendu, tout cela est approximatif car personne, aujourd'hui, même les plus rigoureux théoriciens du communisme, ne suit réellement et complètement Marx. Lénine écrivait en 1914 : « [...] pas un marxiste n'a compris Marx un demi-siècle après lui ». Cela n'a guère changé. Et l'évolution doctrinale des tenants du marxisme se continue.

Les socialistes français, pour une part, tendent depuis Jaurès vers un socialisme *humaniste* ou *spiritualiste*. La pensée de Jaurès survit aujourd'hui en M. Blum. M. Izard a voulu expliquer cette tendance actuelle du socialisme français. Je n'ai pas besoin de dire que ce tenant d'un socialisme *spiritualisé* tombe dans l'erreur assez souvent... Mais il a le mérite d'une grande sincérité. Il écrit même des choses fort justes, çà et là. M. Izard démantibule consciencieusement et à grand renfort d'arguments scientifiques quelques-uns des postulats fondamentaux du Marxisme. Il ressort principalement de l'ouvrage de M. Izard que les positions que prennent socialistes et communistes français s'opposent de plus en plus, et qu'aucune de

ces positions ne peut décentement s'appuyer sur un argument scientifique sérieux.

J.-M. DELÂGE

LONDON (Geo).

Le procès de Charles Maurras. Avec croquis d'audience de Jean Auscher. [Lyon] Roger Bonnefon [1945] ; Montréal, Valiquette. 214 p. ill. 21.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

340.96

Pour adultes

Après la « drôle de guerre », les drôles de procès. L'on peut se demander s'il était bien urgent de faire une telle publicité autour de ces simulacres de procédure.

Quoi qu'il en soit, ce livre est d'une lecture simplement captivante, abstraction faite des sophismes qui émaillent, çà et là, réquisitoires et plaidoiries. À tel endroit, le jugement de Salomon, historique et biblique, est qualifié, avec beaucoup d'élégance d'ailleurs, de « fable antique ».

L'auteur prétend à l'objectivité complète et semble y atteindre. Aucune raison de douter de l'authenticité des pièces citées qui constituent la majeure partie de l'ouvrage.

Mentionnons les croquis d'audience de Jean Auscher, qui mettent une note quelque peu humoristique au long de ces pages par ailleurs très sérieuses.

André JANOËL

DION (M.-Alcantara), o.f.m.

Culture de la liberté au foyer et à l'école. Montréal, l'École sociale populaire. 32 p. 19.5 cm. (Tract no 382. Novembre 1945) \$0.15 (\$0.18 par la poste).

37.01

Cote de la coll. : 3(05)

Étude forte et documentée sur un problème vital en éducation. Après avoir bien précisé le sujet et le résultat à atteindre, l'auteur esquisse la nature de l'éducation et indique les « applications pratiques ».

Une abondante bibliographie, sous la rubrique « ouvrages consultés », termine le fascicule.

André JANOËL

BELLEFLEUR (Gustave) et DURAND (Donat).

Profils normaliens; tome I. [Mont-réal, 1946.] 254 p. ill. 24 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

371(071)(714)

L'École normale Jacques-Cartier, sise au parc Lafontaine, entre la Bibliothèque Municipale et Le Plateau, n'est peut-être pas suffisamment connue du public. En dépit de locaux inadéquats et délabrés, l'institution a formé des hommes qui se sont illustrés dans une foule de domaines. Les auteurs ont interviewé une quarantaine d'anciens normaliens qui, en plus de citer des souvenirs chers de leur adolescence, ne manquent pas d'offrir « de profondes réflexions d'hommes mûris et assagis par la vie et l'expérience ».

Les premiers chapitres rappellent les œuvres des Principaux Verreau, Dubois, Desrosiers et Lemay qui, successivement, ont donné à l'École Normale une impulsion toujours soutenue. On y note que le Principal actuel, l'abbé Augustin Lemay, se réclame des méthodes modernes et ne craint pas l'al-lure vers le progrès. On lui doit aussi d'importantes manifestations artistiques, qui ont donné aux normaliens une enviable réputation.

Dans les biographies qui suivent, on rencontre peu de noms de « fidèles à l'enseignement ». A cause des difficultés de la profession, plusieurs diplômés se sont lancés dans les affaires, qui en droit, qui en pharmacie, qui dans la librairie ou encore dans la publicité. L'ouvrage y gagne en variété. Chaque page révèle des talents nouveaux. Comme guide d'orientation, rien de plus utile. Les phrases longues et équivoques de quelques entrevues n'auraient certes pas échappé aux compétentes rectifications d'un Jean-Marie Laurence ; mais puisque un monsieur

Tourillon, professeur d'agriculture, a révisé ces pages, il n'y a pas matière à scandale.

Il convient de féliciter les auteurs de cette réussite : tout y est alerte et captivant. A quant le deuxième tome ?

Albert BERGERON

BEAUX-ARTS

GEORGES-MICHEL (Michel).

Chefs-d'œuvre de peintres contemporains, avec cent une Encre de Chine originaux. Adaptation en anglais par la Marquise de Charette. New York, Maison française, c1945. Ill. 26 cm. \$5.50 (\$5.65 par la poste).

75''19''

Pour adultes

Cent une reproductions hors-texte. De Corot jusqu'à Jean Hélion. On préférerait sans doute jour de la couleur — cette éclatante couleur des modernes — mais l'impression noir-gris sur blanc est déjà plus que satisfaisante et permet une juste appréciation du dessin et de la composition.

Les commentaires de Georges-Michel pourraient par leur brièveté décevoir les exigeants. Qu'ils s'en gardent bien. L'abondance du texte n'a jamais à priori constitué une explication plus claire, et le critique a souvent trouvé des raccourcis heureux qui valent de longues dissertations. Il dit de Monet : « Il fit présent à l'ombre de couleurs nouvelles ; chaque heure le vit naître à un monde plus clair. » Degas : « Si sévère avec lui-même qu'il ne consentit point à la joie de sa religion de peintre, de sculpteur. » Van Gogh : « Il sut voir le soleil sans ombres et la pluie sans nuages. Il tourmenta le ciel, tordit les noirs cyprès et mit la voie lactée dans la nuit d'une toile. » Une trouvaille : « Georges Desvallières fracasse les vitraux en disant ses prières. » Manet, Whistler, Matisse, Picasso, Léger, le plus grand nomore enfin, reçoivent l'appui d'une formule concise, riche d'images et de pensées.

Y. L.

GEORGES-MICHEL (Michel).

Les grandes époques de la peinture « moderne ». De Delacroix à nos jours. New York, Brentano's [c1945]. (Distr. par Valiquette.) 239 p. hors-texte 23 cm. \$4.50 (\$4.65 par la poste).

75(09)

Pour adultes

Dans ces deux cent trente-neuf pages interpolées de cent vingt-cinq illustrations hors-texte et suivies d'un tableau synoptique de la peinture « moderne », d'une table des illustrations, d'une table alphabétique des noms et des œuvres cités, à part la table des matières très heureusement développée, Michel Georges-Michel nous présente un ouvrage de grande valeur. On oublie les mérites d'une présentation matérielle remarquable devant l'intérêt d'un texte clair, savoureux, nourri des connaissances et de l'expérience d'un homme qui a lui-même rencontré et même fréquenté un grand nombre des artistes dont il parle.

L'auteur, tout en suivant la succession chronologique des écoles de peinture et des différents groupes de peintres, fait sans cesse ressortir les liens idéologiques et les affinités ou les différences artistiques qui les relient. Sans élaborer formellement la philosophie de l'art « moderne », il ébauche maints passages para-philosophiques, qui nous livrent des matériaux et des réflexions fort utiles à ceux qui ne se contentent point d'une revue kaléidoscopique de tableaux, de théories et d'artistes.

Que de passages pittoresques, que d'anecdotes piquantes et significatives, que d'aveux éloquentes je serais tenté de citer. Tous les bobards de nos co-cardiers de l'« art vivant » y trouvent leur compte, et les exécutions sont expédiées avec finesse, tact et à propos, sans apriorisme prétentieux ni didactisme académique.

On pourrait bien chicaner au sujet de certains passages ; mais, au sortir de ces pages, qui nous promènent de Delacroix à Utrillo, en passant par le post-romantisme, l'impressionnisme, le divisionnisme, l'intimisme, le fauvisme, le cubisme, le futurisme, le vibrisme, l'orphisme, l'art dit « abstrait », le dadaïsme, le surréalisme, l'expressionnisme et l'exacerbisme, on est trop

heureux de déboucher sur les promesses de la renaissance plastique et de tenir en main les éléments d'une synthèse complète pour s'arrêter à des détails.

Michel Georges-Michel ne nous livre qu'une « conclusion provisoire » et nous promet un nouveau livre : *Dictionnaire de la peinture contemporaine : vers une renaissance plastique* ; dans l'attente impatiente de cet ouvrage, nous ne pouvons conseiller rien de mieux aux lecteurs qui ont la préparation suffisante, que la lecture d'une œuvre de ton bien différent : la « Somme » du R. P. Gérard Petit, c.s.c., *l'Art vivant*, dans laquelle ils trouveront l'analyse philosophique des problèmes picturaux contemporains et l'équipement nécessaire pour se défendre des entrepreneurs en fumisterie.

Qu'on retienne le mot de la fin des *Grandes époques de la peinture « moderne »* : « [...] tout ce qui n'est pas clair est destiné à périr, et [...] il n'est pas d'exemple, dans une bibliothèque ou un musée, qu'une œuvre absconse ait subsisté » (p. 215).

Théophile BERTRAND

LITTÉRATURE

MAUROIS (André).

Études américaines. T. I. New York, Maison française, c1945. 316 p. 19 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

81(04)

Appelle des réserves

André Maurois nous a depuis longtemps habitués à ses prouesses de jongleur émérite. Aussi, l'édition à la Maison française de ses *Études Américaines* n'est pas une surprise. Maurois a toujours su se distinguer par son entregent en société et nous ne doutons pas que l'hospitalité américaine se flatte aujourd'hui d'avoir accueilli un hôte aussi complaisant. Une voix étrangère, très douée pour l'adaptation rapide et l'admiration facile, n'apporte-t-elle pas toujours à la louange des œuvres indigènes des raisons qu'on chercherait vainement chez soi ? Nous n'irons pas jusqu'à dire que la littérature de Maurois est opportuniste. La valeur de son œuvre

tient à des soucis plus hauts. Mais enfin le présent ouvrage me paraît trop habile.

Ceux qui ont admiré les dons étonnants du critique des *Etudes littéraires* seront peut-être déçus par les *Etudes américaines*. C'est que Maurois parle de la littérature française avec un esprit français, de la littérature anglo-saxonne avec un esprit américain. Les critères de sa critique ont modifié leur position : là il étudiait en profondeur, ici il juge plus en surface. Le dialecticien impressionniste remplace le logicien subtil et compréhensif. On retrouve pourtant la même facilité admirable à faire renaître la vie et l'émotion des œuvres, apparemment le même don de saisir les intentions secrètes de l'auteur et des personnages, la même verve alerte qui s'attache l'attention du lecteur. Mais peut-être Maurois voit-il moins bien dans la littérature américaine que dans la littérature française contemporaine les courants profonds d'une pensée en marche, les tendances qui s'affirment plus nettement chaque jour.

Nous ne pouvons surtout admettre de Maurois sa tendance à l'amoralisme. Sa critique ne tient aucun compte de la qualité morale ou même simplement humaine des œuvres. La question religieuse semble n'avoir jamais été un problème à ses yeux. A ce point de vue, il est très fashionable et l'hospitalité américaine n'aura non seulement rien changé, mais aura accusé chez lui cette position impossible de l'esprit humain qui, sous prétexte de sauvegarder l'intégrité de la critique objective, renonce d'un seul coup à garantir les vraies valeurs du spirituel.

Les *Etudes américaines* sont en définitive la plus belle somme analytique de l'effort littéraire anglo-saxon. Peut-être quatre ou cinq de ces études resteront-elles, après le choix des années à venir ; elles demeurent l'expression d'un goût sûr, malgré de graves déficiences.

Maurice BLAIN

DU MAURIER (Daphné).

L'auberge de la Jamaïque. Roman traduit de l'anglais par Léo Lack.

Paris, Albin Michel [c1941]. (Réimpr. par Pony.) 306 p. 20 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

82-3 Appelle des réserves

Roman d'aventures, au style simple et vivant. L'intrigue se développe logiquement jusqu'au dénouement, mystérieux et imprévu. Descriptions attrayantes, sans répétition.

L'auteur exalte l'honnêteté et l'innocence contrastant avec la perversité portée jusqu'au crime. Cependant, celui-ci est présenté sous des couleurs trop aimables dans la personne de Jean, bandit, enjoué, désinvolte, sans scrupule, pour que l'ouvrage n'appelle pas certaines restrictions.

H. CHAPUT

MOLNAR (Ferenc).

A cœur perdu (Farewell My Heart). Roman traduit de l'anglais par Robert F. Maroni. New York, Maison française [c1946]. 230 p. 19 cm.

82-3 Mauvais

Il se trouve déjà en français même des œuvres assez regrettables pour qu'on n'aille pas en traduire qui ne valent guère mieux. *A cœur perdu* est une saleté qui ne peut qu'avilir ceux qui s'y froteront.

H. CHAPUT

Perles de la Poésie française (1345-1888), choisies par Pierre Charton. Montréal, Mangin [c1945]. 283 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-1 Appelle des réserves

Perles précieuses, sans doute, mais non point rares : un grand nombre des pièces reproduites se retrouvent dans les « Anthologies », « Morceaux choisis » ou « Lectures Littéraires ». Ce serait jeu facile, autant qu'inutile, d'indiquer pour chaque auteur les morceaux les plus connus.

Bornons-nous à quelques brèves réflexions en marge des auteurs qui semblent plus marquants. Le moyen âge

nous offre François Villon, toujours savoureux. Vient ensuite la Renaissance, avec Clément Marot, la Pléiade et surtout les Deux Grands : Pierre de Ronsard et Joachim du Bellay. Au XVII^e siècle, l'on a fait la place bien petite à Corneille : il faut bien le dire, cet auteur a vieilli, malgré qu'un tel aveu puisse sembler... blasphématoire ! L'on ne pourrait dire la même chose de La Fontaine et c'est avec plaisir qu'on retrouve plusieurs pages du Bonhomme. De Racine et de Molière, peu de chose, et qui ne leur rend pas justice. Le romantisme triomphe avec d'interminables pages de Lamartine, de Vigny et de Musset, ces derniers plus supportables ; quelques belles pages de Victor Hugo et deux ou trois jolies choses de Th. Gautier. Et le livre se termine en beauté presque, avec Baudelaire.

Ce choix, tel quel, serait fort satisfaisant, sans trois ou quatre malencontreux poèmes qui n'ajoutent rien à la gloire de leurs auteurs. Il n'en reste pas moins d'une lecture plus qu'agréable.

André JANOËL

RIMBAUD (Arthur).

Une saison en enfer. Montréal, Variétés [1946]. 89 p. 19 cm. (*Bibliothèque de luxe*) \$0.75 (\$0.80 par la poste).

84-1

Pour adultes

« Rimbaud a été l'influence capitale que j'ai subie. » — « Pour la première fois, ces livres (*Illuminations, Une saison en enfer*) ouvraient une fissure dans mon baignoire matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel » (Paul Claudel).

Tout le long des pages d'*Une saison en enfer*, perce, en effet, la nostalgie de la pureté, de la sagesse, de la charité. Rimbaud est incontestablement de la lignée des vrais poètes, il brûle du feu sacré, il donne l'« impression physique » du spirituel. Mais, hélas ! l'univers spirituel n'est pas peuplé que de bons génies, il y a « surnaturel » et « surnaturel » et l'intérieur rimbaldien

paraît plus une nécropole étrangement troublante, lunaire, de désirs abouliques et d'élans avortés, qu'une cathédrale paisible invitant à la prière.

L'œuvre de Rimbaud, bien qu'il s'en prenne avec un lyrisme pathétique aux mensonges de la science et de la chair, n'est qu'une apologétique par l'absurde, indirecte, subjective, de la primauté radicale de la Sagesse, de l'Esprit. Grâce à une affinité naturelle merveilleuse, il a pu atteindre aux limites extrêmes du poétique et son atonie morale l'a précipité au cœur du péché, là où le mal n'est plus que dérliction et amertume. À cette nuit infernale, il faut sans aucun doute préférer la nuit purificatrice des sens et de l'esprit telle que l'expérimentent les saints.

Victime de la luxure et du désordre d'un symbolisme décadent, et d'autant plus mortellement touché qu'il avait virtuellement plus d'appétence pour la lumière, on comprend que Rimbaud ait éprouvé une telle hantise de la pureté et de l'ordre. Mais l'homme n'est pas qu'intelligence et sensibilité artistique et il est certain que tous ceux qui, grâce à Dieu, n'ont pas goûté du « baignoire matérialiste » trouveront ailleurs des influences plus adaptées à leurs besoins spirituels. Et, ce disant, loin de juger Rimbaud lui-même et de songer avec suffisance aux aveux touchants de Paul Claudel, j'admire davantage la miséricorde du Seigneur qui fait tout servir au bonheur des élus et à sa gloire.

Théophile BERTRAND

GIRAUDOUX (Jean).

Le film de la Duchesse de Langeais, d'après la nouvelle de H. de Balzac. Ill. de Jean-François Laglenne. Paris, Bernard Grasset [1946] ; [Montréal] Valiquette. 260 p. ill. 19.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-2

Appelle des réserves

Un livre captivant qui fait rêver aux possibilités des films dont on confierait la rédaction du scénario à des écrivains de la trempe de Giraudoux. En plus de la valeur littéraire du

dialogue, merveille de fantaisie, il offre, à tous ceux qu'intéressent les diverses techniques du cinéma, l'occasion d'étudier la composition d'un scénario, la longueur, l'agencement, la multiplicité des scènes, etc. *Le Film de la Duchesse de Langeais* convertira probablement nombre de lecteurs jusqu'ici réfractaires à l'incontinence verbale de Giraudoux.

Y. L.

BALZAC (Honoré de).

Le curé de village (avec Introduction et Notes de M. le chan. Arthur Sideleau). Montréal, Lumen [c1945]. 281 p. 20.5 cm. (Coll. *Humanitas*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-3

Pour adultes

On a voulu rendre ce volume susceptible d'être mis entre toutes les mains : on y a presque réussi. Il était impossible de décanter parfaitement un livre dont le sujet même est la réparation d'un adultère suivi de vol et d'homicide. Certaines phrases ont échappé à la vigilance du Chanoine Sideleau ; ainsi : « La gloire de l'Eglise est de faire concorder ses dogmes avec les mœurs de chaque temps... » En somme, une belle tentative de purifier un des romans où Balzac a le mieux exposé sa « doctrine sociale ».

Y. L.

BERNAGE (Berthe).

Brigitte aux champs. Paris, Gautier-Languereau ; Montréal, Fides, 1946. 229 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

Brigitte sous le ciel gris. Paris, Gautier-Languereau ; Montréal, Fides, 1946. 204 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

84-3

Berthe Bernage poursuit son roman-feuille, à la grande joie de ses enthousiastes lectrices et... lecteurs. Roman-feuille ? Je trouve le mot bien lourd, à cause peut-être de certains mastodontes littéraires qui m'ont laissé une

désagréable impression. Enfin, il est des fleuves au cours paisible et puissant mais aux rives charmantes, et qu'on descend volontiers et avec profit jusqu'à la mer. Tel est bien le cas des *Brigitte*.

Brigitte aux champs.

L'atmosphère d'intimité a été troublée. Le séisme qui balaie l'Europe et le monde n'épargne pas non plus Brigitte et les siens. Ils prennent le coup avec courage et, dans la souffrance de ces heures pénibles, dans la longue attente de la libération, ils préparent le retour des beaux jours.

Brigitte sous le ciel gris.

L'après-guerre, après la joie déli-rante des premières heures de la délivrance, paraît avec son cortège de difficultés de toutes sortes. Le « terrible quotidien » n'est plus une simple métaphore. Le présent est douloureux, l'avenir incertain. Lentement, nos personnages tentent de retourner à leur vie de jadis, pansent leurs blessures, se raccrochent à l'espérance.

Comme les précédents, ces volumes, écrits sans prétention mais avec une sereine élégance, nous donnent, sans prêche importun, une leçon de dignité humaine et chrétienne. Ils sont un exemple vécu d'équilibre moral et littéraire, de cette santé psychologique qui manque de plus en plus à tant de victimes de notre civilisation défaillante. Puissent nos filles se complaire en semblable compagnie !

Maurice BLAIN

CHEVALLIER (Gabriel).

Clochemerle. Roman. Paris, J. Ferenczi et fils, 1938. 301 p. 19 cm.

84-3

Mauvais

Un livre malpropre, s'il en est un. Bien peu de passages que n'éclabousse une saleté, au fond toujours la même. C'est un livre « dégueulasse » de la première feuille à la dernière : même l'intrigue est d'une vulgarité inouïe.

Ces pages ne se contentent pas d'être vulgaires, elles croient de bon

goût de ridiculiser la religion, de moquer le sacerdoce et la confession. Elles laissent l'impression que tous les hommes sont des imbéciles, quand ils ne sont pas simplement des brutes quelque peu policées.

Il y a tant de sains et splendides ouvrages qu'on s'explique mal pourquoi, dans certains milieux, on s'engoue si naïvement pour ces œuvres polissonnes.

Pierre de VARENNES

CHOROMANSKI (Michel).

Jalousie. Montréal, Simpson. 381 p. 22.5 cm.

84-3

Mauvais

Le prospectus annonce : « Rien n'empoisonne plus le cœur de l'homme que cette terrible maladie. L'auteur, grâce à ses observations des passions humaines, nous démontre jusqu'à quel point le jaloux crée son malheur et celui de ceux qui l'entourent. »

L'œuvre décrit plutôt la trahison et d'abjectes délations que la jalousie. On y trouve surtout les divagations d'un mari loufoque et d'une érotomane qui cherche à paraître respectable à son nouvel amant, une espèce de maniaque.

C'est une histoire de déséquilibres du ghetto varsovien. Il ne s'y trouve pas plus de clarté, d'ordre ou de logique dans une peinture de Dali. Jean Dion, le dessinateur du frontispice, a symbolisé l'hétéroclite de l'ouvrage en traçant une face dure, aux paupières sournoisement baissées, sous une tignasse rouge et provocante.

Une maison soucieuse de sa bonne réputation ne peut patronner pareil *philistinage*.

H. CHAPUT

DEKOBRA (Maurice).

A Paris tous les deux... Journal d'un Yankee entre deux guerres. Roman. New York, Didier [c1945]. 292 p. 20 cm.

84-3

Mauvais

On constate une fois de plus qu'il n'y a vraiment rien à prendre chez Maurice Dekobra. Cet exploiteur du snobisme — doué pourtant de qualités littéraires sérieuses — s'attarde encore dans la présentation d'âmes superficielles et de récits lestes, utiles surtout aux trafiquants de la luxure.

Y. L.

DESMAREST (Marie-Anne).

Le hâvre de grâce. Paris, Maréchal ; Montréal, Feuche [1945]. 221 p. 19 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-3

Pour adultes

On perd un temps précieux à lire ce roman sentimental. C'est une rengaine analogue à celle de tous les romans de même calibre : l'épouse, fataliste et superstitieuse, s'éprend d'un ancien camarade de son mari, mais, par un reste d'honneur et de pudeur, résiste à sa passion jusqu'à ce que la mort de ce dernier lui laisse le champ libre.

L'ouvrage est plutôt bien écrit et renferme quelques belles descriptions ; mais l'intrigue se déroule dans une atmosphère saturée d'un sensualisme regrettable et malsain à la longue.

Denis MONTBOISÉ

FAYARD (Jean).

Roman. Paris, Librairie Arthème Fayard [c1945]. (Réimpr. par Variétés.) 205 p. 19.5 cm.

84-3

Dangereux

Une blquette assez pâle dont la forme rappelle trop la mièvre transparence des romans de Dely. Ajoutons toutefois, pour rendre justice à cette dernière, que la romancière choisit mieux ses sujets : les préoccupations morales ne gênent pas beaucoup l'auteur de *Roman*, et c'est toujours dommage.

Y. L.

GIDE (André).

Si le grain ne meurt. Paris, Gallimard, 1928. (Réimpr. par Simpson et Feuche, 1946). 372 p. 19 cm.

84-3

Mauvais

Une des plus tristes manifestations de cet étrange besoin que semble éprouver Gide de révéler *urbi et orbi* les dégradantes faiblesses d'une volonté incapable de se refuser à la tentation du moment. Que l'écrivain tienne à raconter sa première jeunesse jusqu'à l'époque de son mariage, personne ne peut trouver à redire. Mais il n'est pas obligé de se complaire dans ses bêtises. C'est en lisant de pareils livres que l'on comprend le jugement terrible d'un personnage de Huxley : « I wish one met a few more heterosexuals... Since Proust and Gide made them fashionable (les homosexuels), one sees nothing else in this tiresome town. »

Y. L.

GIRAUDOUX (Jean).

Juliette au pays des hommes. Paris, Emile-Paul Frères. (Réimpr. par Variétés.) 195 p. 19.5 cm.

84-3

Dangereux

Dans un article récent, le collaborateur d'une revue française s'en prenait à la routine de la critique qui s'est obstinée sur le thème facile de l'« irréalisme » de l'univers littéraire de Giraudoux. Sans nécessairement endosser toute la thèse de l'auteur, il convient de remarquer que même la voie de la fantaisie dans les lettres peut révéler un *esprit* et que, d'ailleurs, il n'est pas dans l'art plus que dans la nature de *forme* pure. De ce dernier point de vue, il semble qu'on puisse déceler dans l'œuvre girauducienne, sous la dentelle et la passementerie du style, une *matière* souvent douteuse.

Juliette, fiancée de Gérard, part afin de se délivrer « de tous ceux qui la tenaient [...] emprisonnée » (p. 20). Après avoir visité des savants et des artistes, elle échoue à la fin, contre son gré, dans les bras du Russe Boris, un séducteur professionnel. Puis elle

retrouve Gérard dans un *négligé* qu'elle semble désormais plus apte à apprécier.

Thèse feutrée ? En tout cas, l'ouvrage offre quelques scènes tout à fait regrettables.

Théophile BERTRAND

GIRAUDOUX (Jean).

Simon le pathétique. Paris, Grasset [c1926]. (Réimpr. par Variétés.) 206 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3

Appelle des réserves

« Le ton était à la fois celui de l'humaniste cultivé et de la jeune fille minaudière. » Ce jugement s'attaquait au premier livre de Giraudoux ; le reste de l'œuvre n'a pas toujours su y répondre avec bonheur. Divagation poétique, *Simon le Pathétique* constitue une espèce d'autobiographie, dont les inexactitudes et les transpositions diminuent chez le lecteur les motifs d'intérêt. Il faut bien l'avouer, il n'y a pas ici que le héros qui soit pathétique : le roman lui-même appelle notre sympathie, comme toute belle œuvre un peu manquée, monotone et ennuyeuse.

Y. L.

HELLO (Ernest).

Contes extraordinaires. Montréal, Variétés [1945]. 258 p. 19.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-3

Appelle des réserves

Je vois dans les *Contes extraordinaires* d'Ernest Hello l'exemplaire parfait du conte philosophique et moral. Les Français excellent dans le genre et chacun y a apporté sa manière. Qu'est-ce que La Fontaine, par exemple, sinon un philosophe aimable et cruel qui enseigne en racontant ?

Les *Contes extraordinaires* naissent de cette vérité que « la recherche du nom de Dieu est le drame capital de la vie humaine ». Les passions, orgueil, avarice et autres, sont la caricature ou plutôt le côté tragique de ce drame. L'auteur a voulu décrire ces passions, montrer les ravages qu'elles exercent

dans les âmes et faire voir les transformations radicales qu'elles apportent chez ceux qu'elles dominent. Les récits baignent dans une atmosphère étrange. On pense à Poë.

A leur manière, les tristes héros de Hello sont des absolus. Des absolus qui se sont engagés dans le mal d'une manière irrévocable. Les passions qui les animent existent chez eux à l'état pur, si l'on peut dire. L'auteur, dans la peinture de ces âmes malheureuses, descend à des profondeurs étonnantes. Des récits tels que « Ludovic », « Eve et Marie », suffisent à placer Hello à côté des plus lucides scrutateurs de l'âme humaine : La Bruyère, Shakespeare, Balzac et, plus près de nous, Mauriac et Bernanos.

J'ai classé l'ouvrage dans la catégorie de ceux qui appellent des réserves, car l'audace de l'auteur et la hardiesse de ses procédés pourraient fort bien troubler certaines âmes.

Jean-Marie DELÂGE

LACRETELLE (Jacques de).

Les Hauts Ponts. T. 1 : Sabine. Roman. Montréal, Variétés [c1932]. 227 p. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

Appelle des réserves

Les Hauts Ponts. T. 2 : Les fiançailles. Roman. Montréal, Variétés [c1933 par Gallimard]. 266 p. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

Appelle des réserves

Les Hauts Ponts. T. 3 : Années d'espérance. Roman. Montréal, Variétés [c1935 par Gallimard]. 242 p. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

Appelle des réserves

Les Hauts Ponts. T. 4 : La Monnaie de plomb. Roman. Montréal, Variétés [c1935 par Gallimard]. 195 p. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

Un beau document de psychologie humaine. Devant ce long exposé d'une passion qui comprime et empoisonne toute une vie, on comprend mieux la

valeur libératrice du message chrétien enseignant aux hommes le détachement progressif des biens temporels. « Délivrance aux âmes captives », s'écrie Frère Léon à la fin du *Soulier de Satin*, alors que Rodrigue rassemble enfin dans une ferme prise volontaire les lambeaux de son cœur tirailé par l'ensemble de la création. La fin des *Hauts Ponts* est tout autre.

Lise Darembert n'a pas su parvenir à cette haute sagesse des âmes détachées. Un seul désir a groupé et orienté toutes ses énergies : recouvrer le domaine familial des Hauts Ponts. Au soir de sa vie, elle se trouve plus éloignée que jamais du but poursuivi. Elle n'a plus d'argent, plus de famille ; son fils est entré dans les ordres. Mais le mirage séduisant hante toujours son esprit affaibli. Elle ne peut résister à un dernier appel mystérieux de la toute-puissante passion. Elle se glisse sur le domaine désert et silencieux, que viennent de quitter les propriétaires, fait quelques pas incertains, se demande où elle ira d'abord. « Sur la pelouse, vers la terrasse, au potager ?... Soudain ces questions devinrent de grands coups de marteau qui assourdirent toutes ses pensées. Elle vacilla, chercha un appui, et dans le moment même, heurta du front le sol. Quand la lune se leva sur les Hauts Ponts, elle éclaira le corps jeté là. La bouche était grande ouverte et paraissait manger la terre »...

Monnaie de plomb, en effet, qui n'a rien pu acheter. Monnaie vile, qui n'a su apporter que la déchéance et la mort. Par malheur, la faiblesse et la malice des hommes en font trop souvent un enjeu définitif. Monnaie sans couverture, la passion, comme l'écrit Mauriac, « se conserve, se concentre ; elle s'accumule, croupit, se corrompt, empoisonne, corrode le vase vivant qui l'enferme ».

Y. L.

LACRETELLE (Jacques de).

Silbermann, suivi de *le Retour de Silbermann*. Montréal, Variétés [1945]. 232 p. 19.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

La valeur d'un livre ne se mesure pas au chiffre de son tirage. Toutefois les nombres jouissent d'une éloquence, froide peut-être mais rigoureuse et, dans leur domaine, irréfutable. Paru en 1922, *Silbermann* atteignait en 1936 sa cent vingt-deuxième édition. Il s'agissait pourtant moins d'un roman que d'une nouvelle, étendue par de gros caractères d'imprimerie jusqu'à cent quatre-vingts pages. On n'y raconte pas une histoire passionnelle : l'attrait du fruit défendu n'a nullement déterminé le succès extraordinaire de ce portrait psychologique.

Silbermann est un jeune Juif de France, d'une rare puissance intellectuelle, qu'il se fera pardonner encore moins que son origine raciale. La persécution s'abat sur lui et, malgré la réconfortante amitié d'un camarade — d'un seul — il quitte finalement cette patrie dont il avait rêvé devenir un des grands poètes. *Le retour de Silbermann* nous apprend la fin de cette lamentable vie, pas plus heureuse en Amérique qu'en cette France dont l'attirance culturelle le ramène à Paris pour y mourir. Les vertiges de la souffrance morale brisent l'équilibre psychologique du jeune homme : « Silbermann aperçoit, au terme de sa destinée lamentable, une vision qui le grise, une espèce de royauté, de place élue : il est le plus malheureux des Juifs ».

Écrits dans un style direct et dépouillé, classique, presque froid par moments dans sa sécheresse cérébrale, *Silbermann* et *le Retour de Silbermann* résumant le problème naturel et humain de l'antisémitisme mieux que tous les manifestes et que toutes les thèses du monde. On n'a pas fini de les lire.

Yves LOISEL

LAMARTINE (A. de).

Raphaël. Montréal, Fernand Pilon. 220 p. 19 cm.

84-3

Dangereux

Profondément respectueux de tout ce qui manifeste quelque virtualité de l'âme humaine, je n'ai pourtant jamais pu retenir un sourire vis-à-vis ce qu'on appelle le romantisme. Je n'ai jamais cru, en effet, qu'un esprit équilibré pût s'abandonner à ces effusions ma-

ladives et pleurnichardes qui affadisent trop souvent les œuvres des écrivains de cette école. S'il faut dire que les romantiques ont chanté des thèmes éternels de l'âme humaine, il faut bien ajouter aussi que leur optique était à ce point individualiste qu'elle a lamentablement ignoré ou mutilé les grands thèmes du lyrisme. Certes, il y eut un Musset, il y eut un Lamartine et un Hugo bien humains, mais il y eut aussi un Musset geignard, un Lamartine aux effusions ridicules, un Hugo au lyrisme bête.

Raphaël est fils du Lamartine deuxième manière. Aussi il n'y a pas lieu de s'étonner que ses thèses, s'ils donnent une idée de la faiblesse de l'homme, n'en donnent que très peu de sa force, de son intelligence, de ses élans enthousiastes devant la beauté de la création et les splendeurs de la vie. D'ailleurs, même si ce genre est fort suranné, l'histoire romancée de ces tristes amours n'en reste pas moins dangereuse.

R. T.

LAURAN (Stéphane).

Ils s'aimaient. Roman inédit. Montréal, les Editions Parisiennes, 1944. 32 p. 17 cm. (*Arrive de Paris-Magazine*) \$0.10.

DESSAIGNES (R.).

Une jeune fille seule. Roman d'amour. Montréal, les Editions Parisiennes. 32 p. 17 cm. (*Arrive de Paris-Magazine*) \$0.10.

VALBREUSE (René).

L'héritière d'une faute d'amour. Roman sentimental et dramatique inédit. Montréal, les Editions Parisiennes, 1944. 32 p. 17 cm. (*Arrive de Paris-Magazine*) \$0.10.

LENOIR (Pierre).

L'affaire du Lukania. Roman policier. Montréal, les Editions Parisiennes. 32 p. 17 cm. (*Arrive de Paris-Magazine*) \$0.10.

DORIA (Anna).

Guitare dans la nuit. Roman inédit. Montréal, les Editions Parisiennes, 1944. 32 p. 17 cm. (*Arrive de Paris-Magazine*) \$0.10.

DUBEUX (Albert).

Un cœur de gosse. Roman. Montréal, les Editions Parisiennes, 1944. 32 p. 17 cm. (*Arrive de Paris-Magazine*) \$0.10.

84-3 Appellent des réserves

Cette nouvelle collection ne mérite aucune attention. Elle n'offre rien qui puisse intéresser. Les histoires sont courtes et vides. Le seul piment qu'elles contiennent sont la licence et l'arbitraire dans les champs de la morale et du bon sens. Quant au style, il convient au genre de ces fadaïses : lourd, décousu et faisandé.

Albert BERGERON

MAGALI.

Sur la route inconnue. Roman. Paris, Chantal [c1944]. (Réimpr. par l'Arbre.) 238 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3 Pour adultes

Le dernier Magali n'a rien pour nous emballer. Il me semble avoir été écrit à la hâte. L'héroïne est plutôt insignifiante : elle tombe amoureuse de deux hommes pour enfin revenir à son ami d'enfance qu'elle épouse.

Un merveilleux hasard, Providence ordinaire des amoureux de roman fade et sentimental, déroule fort heureusement le fil des destinées.

Se peut-il qu'après le Calvaire de la France, une romancière de ce pays nous offre des pages aussi doucereuses !

Elie GOULET

MAURIAC (François).

Les anges noirs. Roman. Paris, Grasset [c1936]. (Réimpr. par Variétés.) 210 p. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

Un des livres les plus tourmentés du grand romancier, et aussi un des plus riches : inutile donc d'essayer de comprimer en quelques lignes une appréciation sur laquelle il faudra forcément revenir.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

MAUROIS (André).

Climats. Paris, Grasset [c1928]. (Réimpr. par Variétés.) 234 p. 19.5 cm.

84-3 Dangereux

Une belle étude sur la psychologie féminine : un homme, divorcé puis remarié, fait une analyse fouillée du caractère de ses deux épouses. On constate encore chez Maurois ce curieux détachement vis-à-vis des personnages qu'il a créés et qui rend moins vivants des livres d'ailleurs bien construits. Au point de vue moral, le simple exposé du sujet, avec les sous-entendus qu'il comporte, suggère déjà les réserves à faire.

Y. L.

NERVAL (Gérard de).

Sylvie. Montréal, Variétés [1946]. 87 p. 19 cm. (*Bibliothèque de luxe*) \$0.75 (\$0.80 par la poste).

84-3 Pour adultes

Le chef-d'œuvre de Gérard de Nerval, dit-on parfois. Quoi qu'il en soit, nous nous accommodons mal aujourd'hui de ce romantisme embrumé. Les états émotionnels exaltés et instables que rapporte *Sylvie* nous font trop songer au chien du fabuliste qui lâche la proie pour l'ombre. Mais les âmes sensibles, en quête d'évasion, trouveront dans ces pages les sujets propices à l'éclosion de leurs rêves les plus charmants.

Y. L.

ROBERT-DUMAS (Charles).

Deuxième bureau. Paris, Arthème Fayard [c1934]. (Réimpr. par Variétés.) 255 p. 19.5 cm. (Coll. *Ceux du S. R.*).

Mauvais

L'idole de plomb. Paris, Arthème Fayard [c1935]. (Réimpr. par Variétés.) 254 p. 18 cm. (Coll. *Ceux du S. R.*).

Mauvais

L'homme à abattre. Paris, Arthème Fayard [c1934]. (Réimpr. par Variétés.) 254 p. 18 cm. (Coll. *Ceux du S. R.*).

84-3

Mauvais

Trois livres d'une immoralité consommée, dont nous laissons la jouissance — si elle est possible — aux âmes affligées de ce que la psychologie moderne appelle « une constitution perverse ». La valeur littéraire d'ailleurs n'en dépasse pas la valeur morale.

Y. L.

SAINT-PIERRE (Bernardin de).

Paul et Virginie. Montréal, Variétés [1946]. 212 p. 19 cm. (*Les Romans illustres*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

Les manuels de littérature française ont pris l'habitude de nous imposer *Paul et Virginie* sinon comme un chef-d'œuvre, tout au moins comme un exemple du roman classique au XVIII^e siècle. Que l'histoire le veuille ainsi, nous n'y pouvons rien, mais nous gardons malgré son choix le privilège de juger ses raisons.

Deux qualités de chefs-d'œuvre ont envahi la littérature classique : quelques-uns ont continué de dessiner les traits de l'homme universel, presque tous les autres ont tenté de nous fixer l'image fluente de leur siècle. Entre les deux, il y a toute la différence de la fixité à la mobilité, du durable à l'éphémère. Les premiers, riches d'un surplus de signification humaine, consentent à se renouveler indéfiniment sous différents éclairages, sans jamais rien sacrifier de leur vrai visage. Les autres s'accrochent désespérément à un paysage, s'enlisent dans les jeux d'une sensibilité vaine et trompeuse.

L'essai d'exotisme idéaliste, au lieu de l'Île-de-France, qu'est *Paul et Virginie*, est le digne témoin d'une fin de siècle exécration.

Maurice BLAIN

SÈPE (Estelle de).

Résidence bourgeoise. Bruxelles, Editions Novissima. 179 p. 19.5 cm. \$1.25 (1.35 par la poste).

84-3

Beau livre, écrit dans un style fort et imagé. En quelques phrases brèves

et sonores, Estelle de Sèpe nous brosse un portrait ou un paysage avec une maîtrise admirable. Dans une trame très simple mais d'une psychologie profonde, elle nous raconte le combat intime et les souffrances morales d'une jeune intellectuelle tenaillée par la hantise de l'infini.

Denis MONTBOISÉ

SIMENON (Georges).

La danseuse du Gai-Moulin. Paris, Arthème Fayard [c1931]. (Réimpr. par Simpson et Feuche.) 252 p. 19.5 cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

Georges Simenon jouit d'une enviable réputation comme auteur de romans policiers. Après avoir lu *La Danseuse du Gai-Moulin*, j'ose avouer en toute humilité que, dans ce genre de fiction, je lui préfère Arthur Conan Doyle, Ellery Queen, Agatha Christie, Erle Stanley Gardner, l'incomparable Chesterton des *Father Brown Stories*, et même S. S. Van Dine ! L'inspecteur Maigret montre trop d'intuition ; son explication finale n'a que le minime défaut de survenir sans préparation : elle semble nous sauter au visage comme un chien hargneux. Il paraît bien que son explication soit la bonne, puisque aucun des personnages du roman, sans parler de l'auteur, ne se risque à la contredire. Une telle habileté déconcerte ; je me sens plus à l'aise en face d'une déduction longuement élaborée, plus traditionnaliste...

Y. L.

ZILKHA (Berthie).

La voie et les détours. Roman. New York, Maison française, c1946. 264 p. 19 cm.

84-3

Mauvais

« Peut-être étaient-ils flattés que Muriel écrivât (sic) de beaux vers ? »

« Ses yeux se dressent, m'endoctrinent, me juxtaposent une quantité d'étendues, une multiplicité de moi dont son moi est le plus moi... » Il y en a de cette veine, à satiété.

Des fautes de français, assez fréquentes pour dégager le prose ; des analyses incompréhensibles et insensées, et à l'infini, d'un MOI païen et sacré par un autre MOI, que divinise et adore le premier MOI.

Des importations de ce genre ne peuvent que nuire à la culture française chez nous.

L. SAINT-AMOUR

DUHAMEL (Georges).

Fables de mon jardin. Paris, Mercure de France [c1936]. (Réimpr. par Variétés.) 163 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

84-4

Pour adultes

Monsieur Duhamel a un jardin — puisse ce présent être véridique ! — un petit paradis dont il sait écouter et comprendre la rumeur silencieuse. L'ardeur du vieux bignonia brûlé par un gel d'arrière-saison, l'impudente rébellion du cytise à fleurs roses, le funeste décolorage des capucines en mal d'ennui, la générosité du modeste petit pommier, la nostalgie des rosiers luxembourgeois qui n'aiment « pas beaucoup la colline qu'on voit là-bas » — « C'est tout, monsieur, et c'est grave »... — toute l'immobile agitation du règne végétal suggère à l'écrivain une belle suite, presque musicale, et qui s'exprime à merveille dans le mode humain.

Les animaux n'échappent guère plus à cette heureuse transfiguration. La fourmière abandonnée possède son vieux sous-officier : la vieille fourmi qui se plaint de ses rhumatismes et se dispose à demander « un peu d'avancement et la médaille militaire ». Les deux chiens Castor et Dick opposent l'exubérance impénitente de la jeunesse à l'indulgente philosophie des gens d'expérience. Quelquefois l'homme lui-même entre en scène, avec ses tourments réels et son irrépressible espérance. On reconnaît partout la touche propre à Duhamel, ce style enchanteur, vibrant de sensibilité, piqué d'humour, dirigé par une science tellement sûre qu'elle se laisse à peine remarquer.

Y. L.

RABELAIS (François).

Les œuvres de M. François Rabelais, colligées et présentées par Pierre d'Espezel. Paris, A l'Enseigne de la Cité des Livres, 1927. (Réimpr. par Mangin.) 4 v. 19.5 cm.

84-7

Mauvais

On n'a plus à faire aujourd'hui l'apologie ou le procès de François Rabelais. Le jugement de La Bruyère a résumé tout ce qu'ont dit critiques et historiens : « Rabelais surtout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent, il peut être le mets des plus délicats. »

Depuis l'époque de La Bruyère, on a peut-être résolu l'énigme : toute l'œuvre de Rabelais s'expliquerait par sa vie. Mais une explication n'est pas une justification. Le champion de la liberté ou le fervent de la rigolade ne peuvent faire oublier le pamphlétaire malveillant, le pornographe abject. Les brillantes qualités de l'humaniste ne masquent pas les faiblesses du penseur, s'il est vrai qu'on puisse dissocier humanisme et pensée. Selon ses dispositions, le lecteur choisira le pire ou l'exquis, « le charme de la canaille » ou « le mets des plus délicats » ; il faut bien avouer que ce choix peut constituer une assez rude épreuve, dont les résultats restent trop souvent douteux.

On aurait cependant très mauvaise grâce à ne pas admirer l'élégante tenue de ces quatre volumes, dont les Editions Mangin sont au Canada les distributeurs officiels. Signalons enfin le travail soigneux de Pierre d'Espezel, qui a colligé et présenté les *Oeuvres* de M. François Rabelais, alias « M. Alcofrabas, abstracteur de quinte essence ».

Y. L.

Les Oeuvres nouvelles, t. 6. New York, Maison française, c1946. 303 p. 19 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-8

Appelle des réserves

Signalons dans ce dernier numéro un article intéressant de Darius Milhaud sur Erik Satie, musicien humaniste, signe de contradiction pour les contemporains, tempérament fantaisiste et délicat en qui les uns ont vu un farceur, les autres un génie, et qui a toujours gagné à être mieux connu ; — une étude de Hugo Perls sur « Le Tyran d'après Platon » ; — un schéma assez complet de l'histoire de la plus ancienne des universités, l'université de Paris. « Vie, mort et renaissance des cités » (Roger Picard), « Pionniers français d'Amérique » (Marlise Philipp) et trois contes (G. Weber — Schirmer — C. Penco) complètent la matière de ce volume.

Y. L.

DUHAMEL (Georges).

Lieu d'asile. Paris, Mercure de France, 1945. (Réimpr. par Variétés.) 142 p. 19 cm. \$0.75 (\$0.85 par la poste).

84-94

Un nouveau livre de Duhamel est toujours un événement. Le lecteur n'est pas d'avance assuré d'y trouver tout ce qu'il y voudrait voir, mais en général il n'hésite pas à risquer les déceptions possibles, tant il a hâte de rencontrer les personnages si humains — trop humains parfois, pas assez forts devant les misères morales — que cet écrivain sensible sait, comme nul autre, imposer à notre pitié.

Le titre désigne l'hospice de Pontchaillon, tenu par des religieuses, filles de saint Thomas de Villeneuve. Royaume et refuge de la charité en péril, Pontchaillon devint en 1940 — peut-être même dès la fin de '39 — un hôpital pour blessés civils. Ils arrivèrent par trains entiers. Religieuses et laïcs répondirent aussitôt aux exigences de la tâche avec ce dévouement infatigable et compréhensif qui fut toujours une des plus belles fleurs de la parole évangélique. Les difficultés matérielles ne le cédaient qu'aux misères morales. Mais la ténacité admirable de ces humbles réalisa très vite l'adaptation et le redressement nécessaires. On peut trouver que le sujet ressemble beau-

coup à la *Vie des Martyrs*. L'analogie est indéniable. Il reste que de pareils exemples méritent toujours d'être connus et que *Lieu d'asile* est traité de façon beaucoup plus sobre que son illustre aîné.

Y. L.

DUHAMEL (Georges).

Vie des Martyrs (1914-1916). Paris, Mercure de France. (Réimpr. par Variétés.) 203 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-94

Pour adultes

« Pendant la guerre, je pensais : plus rien n'est certain. Puis je me ravisai. Si, quelque chose est certain. L'homme qui est en face de moi souffre. Deux et deux ne font peut-être plus quatre, mais l'homme qui est en face de moi souffre, et cela est une certitude. » Duhamel nous livre, dans ces lignes, la brutale prise de conscience que fut pour lui la guerre et ses réflexions jettent une lumière révélatrice sur la courbe de ses œuvres, depuis *Vie des Martyrs* jusqu'aux derniers des *Pasquier*. Non que les années de souffrance aient marqué définitivement la pensée duhamélienne. Même contre sa volonté, Duhamel reste bourgeois, jouisseur raffiné d'une civilisation qu'il a peut-être renoncé à modeler à l'image harmonieuse de son idéologie attristée. Mais le long martyre des hommes dont il a partagé la vie durant l'autre guerre l'a fait se tourner vers les refuges prometteurs de paix et de consolation. Cette recherche obstinée d'une issue aux éternels balancements de la misère humaine — misère de l'ange et de la bête — aura été l'inquiétude incessante de Duhamel. Encore se cherchait-il à lui-même de nouvelles raisons de croire à la rédemption possible de la civilisation. Peut-être est-il venu tout près d'accepter les seules valeurs qui lui auraient assuré le repos.

Quelle que soit la place de *Vie des Martyrs* dans l'œuvre de Duhamel, il reste que ce drame pathétique des heures où le chirurgien se penchait sur les blessures de ces frères de combat, est un des plus émouvants

témoignages à la gloire de l'humanité douloureuse.

A travers le conflit qui s'éternise, ces hommes aux chairs fouillées par le bistouri, au cœur accablé par les langueurs d'une espérance toujours sans lendemain, acceptent ou refusent de mourir, parce que cette longue souffrance n'est plus à leur mesure. La tragédie n'est pas dans l'avance ou le recul des troupes qui se harcèlent impitoyablement, mais dans la plainte de l'homme que lâche tout d'un coup l'espérance. L'homme hors de combat est plus triste que l'autre : il mesure l'étendue de sa misère au bonheur de son existence des jours de paix.

Duhamel a tenté de fixer le visage de ces suppliciés. Observation d'une étrange lucidité, narration toute simple, rude comme le métier de soldat. Style nerveux, hâtif, serré comme le travail épuisant du chirurgien.

« Ne perdons rien de leurs humbles propos, inscrivons leurs moindres gestes, et dites-moi, dites-moi que nous y penserons tous ensemble, à chaque heure du jour, maintenant et plus tard, alors que nous éprouverons la tristesse des temps et la grandeur du sacrifice. »

Maurice BLAIN

HELLO (Ernest).

Physionomies de saints. Montréal, Variétés [1945]. 312 p. 19.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-97

En un style caractéristique, l'éminent journaliste du siècle dernier nous présente non pas des biographies, mais des « physionomies de saints » : « Ce ne sont pas des vies que je raconte, ce sont des physionomies que j'esquisse » (préface). Dans la préface encore, nous lisons ceci : « Les élus diffèrent en intelligence, en aptitudes, en vocation. Ils ont des dons différents, des grâces différentes. Et pourtant une ressemblance invincible réside au fond de ces différences énormes. »

Et précisément, l'auteur s'applique à nous faire toucher du doigt ces « dif-

férences énormes » et cette « ressemblance invincible ». Les portraits qu'il nous offre s'échelonnent tout au long de l'année, suivant d'assez près la succession des mois.

Chez chacun des saints dont il parle, il y a un trait particulier qui frappe Hello. Et c'est ce trait particulier, cette dominante qu'il analyse, médite et autour de laquelle se concentrent ses réflexions, tout imprégnées de foi vive et qui dénotent une familiarité peu commune avec les choses de la mystique.

Il arrive parfois, dans ce style quelque peu heurté et qui ne permet pas à l'esprit d'errer pendant que les yeux lisent, qu'on rencontre certains passages où la pensée est trahie par l'ingratitude des mots et où le fil tenu de l'idée s'enveloppe d'obscurité. Malgré ces faiblesses, les traits de ces physionomies sont burinés de façon à n'être pas facilement oubliés, tels par exemple ceux d'une sainte Thérèse ou d'un saint Jean Chrysostome.

Un livre d'une lecture agréable et enrichissante.

André JANOËL

* * *

Voix des poètes. Montréal, Variétés [1945]. 247 p. 20 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-1

Pour adultes

Le plus indiscutable mérite de cette récente édition de Variétés est d'apporter aux détracteurs de la littérature canadienne une excellente occasion de railler notre effort poétique. Au sortir de cette peu judicieuse anthologie, on ne pourra manquer de moquer le mauvais goût du compilateur.

Si l'on veut présenter au public de jeunes poètes en mal de publier — nous souhaitons qu'ils n'aient pas livré à leurs meilleurs poèmes, ce serait vraiment désespérant ! — et faire de l'épate avec une série de funambulesques inédits, qu'on le dise donc franchement ! Si l'on se propose seulement de « lancer » certains jeunes, que viennent faire dans cette boutique des figures comme Ferland, Desrochers, Chopin, Hertel, Choquette, et même

Jean-Charles aux heures où il oublie sa « mission » de journaliste ? Si *Voix des poètes* entend être une véritable anthologie, pourquoi ignorer les noms de Nelligan, de Morin, de Bailargeon, de Grandbois et d'autres ? On semble s'être ingénié à colliger tout ce qu'il y a de plus fade et de plus mièvre, même chez les meilleurs poètes de ces pages. Ça sent le petit salon, l'eau de rose et même la phthisie.

Puisse-t-on ne pas juger notre poésie d'après cette fantaisie de mauvais goût !

Maurice BLAIN

BLANCHET (Jean).

Les feux s'animent. Roman. Montréal, [Fides] 1946. 181 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

C84-5

Monsieur Jean Blanchet, agronome, n'est pas inconnu dans le monde des lettres au Canada français. Il s'est fait remarquer depuis plusieurs années par sa collaboration régulière à la *Terre de Chez Nous*, par son sens social averti et par son souci du bien commun.

Dans un roman de quelque cent quatre-vingts pages intitulé *les Feux s'animent*, monsieur Blanchet a évoqué le drame de l'abandon de la terre, qui se répète un peu partout au Canada français, depuis toujours. Son héros, Marcel Durette, aime la terre. Une jeune voisine l'attire. La famille de Durette et la famille de la jeune fille sont en brouille. Pour régler la situation, le jeune Durette s'inscrit. Puis, après les péripéties d'usage, il revient au pays et avoue ne plus aimer la terre. C'est la métropole qui l'attire avec ses salaires rémunérateurs, son mode de vie plus actif et plus bruyant, alors que la jeune fille, à laquelle il a déjà glissé quelques aveux, l'attend. Elle l'attend dans la fidélité à la terre, que son vieux père peut à peine cultiver mais qu'il ne veut pas vendre. Puis un jour, les feux s'animent, les mains se rencontrent et les cœurs battent à l'unisson.

Tout au long des pages de son roman, monsieur Blanchet s'emploie à faire

de la propagande agricole et sociale, mais il sait éviter le « prêche » et la rhétorique patriotarde.

Si j'avais un reproche à lui faire, ce serait que ses héros parlent trop bien. A tout prendre, j'aime mieux cela que le débraillé à la mode, avec le langage soi-disant du terroir. Parce que je sais aussi que Jean Blanchet est maître de sa plume, qu'il connaît l'écriture, je lui signalerai la distraction suivante, qui est peut-être du prote : « Mes sorties avec l'aide-fermier de mon père n'avaient rien de sérieux ». Il faudrait rappeler aussi, qu'amours, délices et orgues, sont féminins au pluriel. L'auteur écrit en fin de chapitre : « Tous les délices de la réconciliation ». Mais rétorqueront d'aucuns : « Que ceux qui peuvent nous donner des romans propres, simples, vivifiants, comme celui que vient de nous offrir monsieur Jean Blanchet, le fassent au plus tôt, sans trop s'empêtrer dans les détails », et ces gens-là auront raison.

Monsieur Blanchet a un beau talent. Ce seul et premier ouvrage ne le prouve peut-être pas péremptoirement, mais l'auteur connaît à fond le milieu rural, ses faiblesses, ses possibilités. Il sait aussi que la campagne est notre premier bastion de défense. Il veut faire aimer la terre et son ouvrage y contribue. Dommage que ce volume ait été publié si tard, car les commissions scolaires auraient pu le faire circuler généreusement dans nos milieux agricoles.

Je ne puis m'empêcher d'écrire que je souhaite à ce roman alerte et si sainement éducatrice, une très large diffusion. L'auteur le mérite. Son don de l'observation, sa science agricole, sa plume élégante quand il la surveille, tout cela nous autorise à croire qu'il peut doubler ce premier effort, qui est déjà beaucoup plus qu'une promesse.

Rodolphe LAPLANTE

MARTIGNY (Paul de).

La vie aventureuse de Jacques Labrie. Montréal, Fernand Pilon. 205 p. hors-texte 19 cm. (Coll. *Alouettes*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-3

Pour adultes

Les comparaisons sont détestables, en littérature surtout. Cependant, en lisant *Jacques Labrie* l'on ne peut s'empêcher de se rappeler *Avant le Chaos* : même teinte de cosmopolitisme, mêmes histoires extraordinaires ; chez les deux, des personnages énigmatiques et un effort pour recréer l'atmosphère un peu trouble des grands cafés et autres lieux interlopes.

Toutefois, ces remarques ne veulent indiquer en aucune façon que le présent ouvrage manque d'individualité : il a sa valeur propre due en grande partie à l'écriture honnête, souvent élégante et variée ; telles descriptions sont d'un fini remarquable et pourraient servir de modèles.

L'intérêt semble diminuer vers la fin. Après une série d'aventures à la Arsène Lupin, les dernières pages contiennent des analyses et des songeries morbides qui nous font regretter le ton du début.

André JANOËL

TACHÉ (Joseph-Charles).

Forestiers et voyageurs. Préf. de Luc Lacourcière. Montréal, Fides, 1946. 230 p. 21.5 cm. (Collection du *Nénu-phar*, no 3) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-3

Joseph-Charles Taché ne fut certes pas un grand écrivain. Cependant cet esprit essentiellement pratique, occupé à de multiples tâches, tour à tour médecin, agriculteur, politicien, eut une influence considérable sur nos Lettres. C'est ainsi qu'on le retrouve parmi les promoteurs des fameuses « Soirées canadiennes ».

Ce qui retient surtout mon attention dans *Forestiers et voyageurs*, c'est la valeur documentaire de l'ouvrage. Il y a dans ces pages une foule de détails intéressants sur les choses du passé. La vie pittoresque de nos coureurs de bois s'y déroule avec ses aventures et même ses drames. Sur les lèvres du Père Michel, conteur émérite au langage archaïque et coloré, se pressent les récits les plus captivants, les légendes du folklore.

En résumé, voici un livre agréable, très agréable dans sa simplicité. Il nous repose des « grandes machines compliquées » et de nos modernes écrivains à formules. Il nous fait connaître et l'air pur et les grands espaces et tout ce qui croît et vit librement sous le soleil de Dieu.

J.-M. DELÂGE

PALLASCIO-MORIN (Ernest).

Je vous ai tant aimée. Montréal, Editions du Lévrier [1945]. 208 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-4

A vingt ans, Mozart s'amusa beaucoup à la composition de sérénades pour les belles de Salzbourg. Aujourd'hui, Pallascio-Morin cherche sa voie et charme le cœur des jeunes filles dans une fantaisie romanesque. La comparaison est très généreuse, mais la gratuité de l'expression chez l'un et l'autre excuse le rapprochement.

On nous a présenté *Je vous ai tant aimée* comme un essai sur l'amitié, le bonheur et l'amour. Si l'essai est surtout un prêche sentimental, soit. Mais si nous nous mettons à la recherche d'une pensée que l'auteur s'est refusé à traduire fermement dans son ouvrage, nous sommes déçus. Les premières pages du volume laissent l'impression très nette que Pallascio-Morin a peut-être tenté un roman poétique où l'action serait reléguée aux oubliettes. Encore là, on peut douter. La qualité de la fiction, l'atmosphère d'intimité et l'allure d'abandon ne sont guère d'un roman. *Je vous ai tant aimée* n'est peut-être en définitive qu'une longue confidence à la femme de son imagination, projection poétique d'un sentiment coloré et délicat qui serait de l'amour. Peut-être, seulement. Enfin, c'est un cliché trop simple de prétendre que Sylvie soit autre chose qu'une création littéraire.

Ce long dialogue (sic) où seul, en fin de compte, l'auteur a la parole, veut être une étude charmante des choses du cœur. Il échappe à l'ennui, à certains moments, grâce à l'exubérance de l'imagination. Pallascio-Morin qui est venu près de tomber dans le poncif

et le déjà susurré, nous délivre des langueurs par un sens très raffiné de la poésie intérieure. La langue simple et heureuse de la confiance lasse à la longue : il aurait pu nous ménager quelques effets de variété. Comme il aurait pu résister à la prédication, même au coin des pages.

Une œuvre séduisante pourtant.

Maurice BLAIN

BOCCACE.

Contes de Boccace. Paris, Verda. (Réimpr. par Pascal.) 330 p. 19 cm.

85-3

Mauvais

Rectification.

Dans le numéro de juin de *Mes Fiches* (Section bibliographique, p. 38), nous avons attribué par erreur aux Editions Variétés la réimpression des « Contes » de Boccace, alors que c'est la Société des Editions Pascal qui en est l'auteur. Nous nous excusons de cette distraction malencontreuse, et nous prions nos lecteurs de prendre note de la correction.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — BIOGRAPHIES

BAINVILLE (Jacques).

Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler. Paris, Arthème Fayard [c1915]. (Réimpr. par Variétés.) 252 p. 18.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

9(44)

C'est toujours une joie de lire Jacques Bainville, car il nous présente ses études historiques dans une langue lumineuse qui allie l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie.

Voici la thèse que développe ici l'historien : à partir d'Hugues Capet, la monarchie devient héréditaire en France tandis que le chef du Saint-Empire romain de nation germanique est toujours soumis au système électif.

La France peut ainsi réaliser son unité pendant que l'Allemagne tombe dans une anarchie toujours plus grave. Les empereurs perdent peu à peu toutes leurs prérogatives. Au XVIIIe siècle, après trente ans de guerre, l'Allemagne est battue ; elle doit signer le traité de Westphalie qui, garantissant le morcellement du Saint-Empire et l'élection, protégera la France du péril germanique jusqu'en 1792.

La Révolution française puis Napoléon sabotèrent cette politique et travaillèrent à l'unification de l'Allemagne de même qu'à l'arrivée au pouvoir de la maison de Hohenzollern. La politique de Napoléon III aura fait plus que tout pour la plus grande Allemagne. Comment ne pas lire avec un serrement de cœur ces lignes écrites en 1866, quatre ans avant Sedan : « Que la France demeure calme ou qu'elle tire l'épée, la France est logiquement avec la Prusse, parce qu'elle est indissolublement avec l'Italie. »

Ce livre met en lumière ces deux grandes vérités : la Révolution a brisé la seule politique que la France devait suivre pour vivre en paix : « Tenir sous main les affaires d'Allemagne en la plus grande difficulté que l'on pourra » ; en Allemagne, sous Bismark, Guillaume II et Hitler, nous constatons une politique toujours identique, qui tend à l'asservissement des peuples d'Europe en faveur de la « race supérieure ».

Élie GOULET

SÉGUIN (Abbé Lionel).

Historique de la paroisse Saint-Charles, comté Nipissing, Ontario. 1945. 490 p. 23 cm. \$3.00.

9(713)

Mû par un sentiment de légitime fierté pour la paroisse qu'il a dirigée durant treize ans, M. l'abbé Lionel Séguin vient d'en écrire l'histoire émouvante.

Saint-Charles date à peine de 1890 mais se classe déjà parmi les paroisses canadiennes-françaises les plus belles et les plus prospères du diocèse du Sault-Sainte-Marie. Les premiers

colons qui s'y fixèrent venaient de Tadoussac, Joliette, Saint-Jérôme, Saint-Antoine-Abbé, Embrun. C'étaient les Thérien, les Brisson, les Dupuis, les Lefebvre, les Racette, les Chamberland, les Vallée et autres. Leur descendance s'y est maintenue jusqu'à nos jours.

Non satisfait d'avoir tracé, avec une abondance de détails digne d'être signalée, la vie religieuse et civile, professionnelle et enseignante, commerciale et industrielle, l'auteur a fait suivre son « historique » des généalogies (p. 139 à 490) des quelque cent familles qui forment Saint-Charles. La généalogie est en effet un des nombreux aspects de l'histoire, tant paroissiale que familiale. Ces généalogies sont un appoint substantiel à l'histoire de Saint-Charles. Elles témoignent du souci de l'auteur de vouloir faire œuvre utile et complète. Aussi, il ne faudrait pas le chicaner plus qu'il ne faut s'il n'a pu pousser avec un égal bonheur toutes ses nombreuses enquêtes. Le livre n'en demeure pas moins très intéressant.

Gérard MALCHELOSSE.

VAN OOST (Père Joseph).

Au pays des Ortos (Mongolie). Paris, Editions Dillen et Cie [1932]. 135 p. hors-texte 23.5 cm.

91(517.3)

On ne saurait trouver termes plus appropriés pour présenter ce livre que ceux employés par Mgr André Boucher dans la lettre-préface.

« [...] De cette Mongolie âpre et mystérieuse, vous savez parler en missionnaire et en savant.

« Le missionnaire [...] parle avec un accent qui émeut le cœur de sa petite chrétienté de Poro-Balgason, oasis du Christ dans ce désert du paganisme [...].

« Le savant, le voyageur qui sait observer, apporte de précieux renseignements sur la géographie, l'histoire, la civilisation et les mœurs de ce peuple si peu connu. Tout particulièrement, je vous félicite des deux chapitres que vous avez consacrés aux rites du mariage et à la chanson populaire. »

Il n'est point besoin d'insister. Tout au plus convient-il de mentionner que le volume contient un grand nombre de fort intéressantes photographies en hors-texte.

André JANOËL

BEYLARD (Hugues), s.j.

L'héroïque aventure de saint Isaac Jogues (1607-1646). [Paris] Bonne Presse [1943]. 142 p. 18 cm.

92:2

« On fait tous les jours des romans qui ne sont que des mensonges ; en voici un qui est une réalité et où le merveilleux se mêle à l'héroïsme » (Anne d'Autriche).

Cette épigraphe en tête du présent ouvrage résume nos impressions, après lecture de ces pages au style vif et prenant.

Il y a bien quelques petites erreurs géographiques : ce n'est pas le fleuve qui se divise en trois branches aux Trois-Rivières, et ce n'est pas non plus sur le cap Diamant que Jacques Cartier a construit un fort ; mais ces erreurs ne sont pas de nature à enlever beaucoup de valeur au récit de la vie héroïque d'un de nos martyrs canadiens.

Denis MONTBOISÉ

DUGRÉ (Alexandre), s.j.

Centenaire de la conversion du cardinal Newman. Montréal, l'Oeuvre des Tracts. 16 p. 19 cm. (Tract no 316. Octobre 1945) \$0.10.

92:2

Cote de la coll. : 3(05)

C'est en 1845 que se convertit celui qui vit la lumière en tentant de prouver la fausseté des prétentions de l'Eglise de Rome, et qui, par son exemple et surtout par ses écrits, déclencha le fameux mouvement d'Oxford.

Le R. P. Alexandre Dugré, avec son style alerte, pittoresque et toujours

si enlevant, était tout indiqué pour traiter un tel sujet. Aussi nous présente-t-il une page d'apologétique qui renouvellera, chez tous les lecteurs, leur amour filial envers la Sainte Eglise.

Denis MONTBOISÉ

Francis Chirat, militant jociste. Un de la Résistance. Exécuté par la Gestapo le 27 juillet 1944. Paris, les Editions ouvrières [1945]. 102 p. hors-texte 18.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

92:2

« Quand on s'oublie, la vie est belle. » Telle est la belle devise de ce jeune ouvrier de Lyon exécuté en pleine rue, le 27 juillet 1944, par la Gestapo.

Ce petit volume évoque la vie intime d'un jociste qui a su mettre au service du Christ et du prochain le meilleur de lui-même. Des mille détails quotidiens, l'auteur a voulu surtout dégager la force d'âme d'un héros dont l'exemple servira d'inspiration aux jeunes travailleurs qui, comme lui, consacrent leur jeunesse à leurs frères de travail.

Denis MONTBOISÉ

RUMILLY (Robert).

Monseigneur Lasfèche et son temps. Montréal, Simpson [1945]. 460 p. 21.5 cm. \$2.25 (\$2.35 par la poste).

92:2

Appelle des réserves

On l'a justement noté : les travaux de Robert Rumilly relèvent plus de la chronique que de l'histoire.

Comme les autres ouvrages du même auteur, celui-ci est plein d'intérêt mais doit être réservé aux gens assez formés pour ne pas se scandaliser de la mesquinerie d'une multitude de menus faits, qui perdent leur signification véritable s'ils ne sont pas assumés dans la synthèse d'une vue d'ensemble vraiment compréhensive.

Théophile BERTRAND

HENRY-BORDEAUX (Paule).

Marie Stuart. Avec 11 gravures hors-texte. Paris, Plon [c1938]. (Réimpr. par Variétés.) 446 p. hors-texte 18.5 cm. \$2.25 (\$2.35 par la poste).

92:3

Le temps est le filtre merveilleux de l'histoire. Au fur et à mesure de la succession des siècles, l'horizon s'illumine et des énigmes depuis longtemps indéchiffrables se dénouent. Tel n'est pourtant pas le cas de Marie Stuart et les historiens de bonne foi ont tôt rendu justice à sa noble et douloureuse figure. L'ignoble procès qui l'a condamnée n'est pas, de son vivant même, la seule et première preuve à l'appui de son innocence. Ses délateurs ont été forcés, à un moment particulièrement pathétique, d'avouer leur perfidie et proclamer la bonne foi de leur victime. A la veille de la mort de Marie, alors qu'elle avait été condamnée pour son supposé complot contre Elisabeth, on lui avoue : « Votre vie serait la mort de notre religion (la religion protestante). Votre mort en sera la vie. »

Le mérite de l'auteur ne réside certes pas dans le fait qu'elle nous a montré l'héroïsme de la reine d'Ecosse, que nous connaissions déjà, mais bien plutôt dans le fait qu'elle nous met en présence de la véritable femme que fut Marie Stuart.

La malheureuse Reine était la plus charmante enfant du Royaume, belle, vive, intelligente, cultivée, « plus femme de cœur que de raison », capable d'aimer passionnément, susceptible de faiblesses, mais toujours fille aimante de l'Eglise, et, par là, entraînée aux plus héroïques renoncements.

Paule Henry-Bordeaux s'est attachée, avec un soin minutieux à l'analyse de tous les documents originaux capables de jeter quelque lumière sur cette vie admirable. Sans nous imposer la fastidieuse lecture de ces documents, elle nous les commente dans un style facile et alerte, de sorte que nous parcourons ces quelque quatre cents pages avec un plaisir toujours soutenu.

Jacques NOLET

VALLERY-RADOT (René).

La Vie de Pasteur. Ernest Flammarion [s.d.]. (Réimpr. en 1945 par Granger.) 561 p. 20.5 cm. \$5.00 (\$5.10 par la poste).

92:5

Il s'est réédité d'excellentes choses au pays depuis juin '40. A la liste déjà intéressante, ajoutons cette *Vie de Pasteur* par Vallery-Radot.

Les biographies ne manquent pas sur l'illustre savant. On en trouve annoncées dans la plupart des catalogues des éditeurs français. Très peu, croyons-nous, présentent la valeur et, malgré ses 560 pages, l'intérêt de celle-ci. Cet intérêt lui vient surtout des nombreux extraits de correspondance, d'articles et de causeries, que l'on rencontre à toutes les pages. Rien ne fait mieux connaître un individu que ses propres écrits, surtout sa correspondance.

Faut-il rappeler les grandes qualités qui ont fait de Pasteur un grand chrétien, un ardent patriote, un savant de renommée universelle : son application à l'étude, son souci du travail méticuleux et bien fait, son esprit de recherche, ses convictions religieuses, sa bonté, son humilité, sa charité, son sens humanitaire ? Les publications de tout genre et le film n'ont-ils pas insisté suffisamment sur ces différents aspects de la personnalité de Pasteur ? On a tellement « popularisé » les faits et gestes de sa vie, consacrée tout entière au bien-être de l'humanité ! On ne le fera jamais trop d'ailleurs. Il en est si peu aujourd'hui qui savent se dévouer pour les autres avec un parfait désintéressement.

On ne saurait trop recommander la lecture de cette *Vie de Pasteur*, surtout aux étudiants, aux étudiantes de nos collèges d'abord, puis à ceux de nos grandes écoles spécialisées. Ils trouveront en Pasteur un modèle de travail et de dévouement. D'ailleurs on ne prend jamais contact avec les grandes existences sans en retirer beaucoup de profit. Celle de Pasteur sera une école d'idéal, d'enthousiasme et de générosité.

Clément SAINT-GERMAIN

MAUROIS (André).

Ariel ou la vie de Shelley. Paris, Grasset [c1923]. (Réimpr. par Variétés.) 242 p. 19.5 cm.

92:8

Dangereux

Un biographe ne saurait raconter une vie qu'en historien ou en romancier. S'il adopte la première manière il risque de voir sa monographie faire figure de parent pauvre en regard de la Grande Histoire ; s'il choisit la seconde, il connaîtra peut-être des succès de librairie — comme Alexandre Dumas — mais il sera décrié par les esprits sérieux. Dans sa *Vie de Shelley*, M. Maurois, voulant prévenir toute confusion, nous avertit charitablement qu'il a opté pour la seconde manière, celle du romancier. Mais il se garde bien de prendre des libertés avec la vérité historique. Il ne fait pas ce qu'on appelle dédaigneusement de l'histoire romancée. Il « ordonne les éléments véritables de manière à produire l'impression de découverte progressive, de croissance naturelle qui semble le propre du roman ».

Il nous faut convenir que cette méthode réussit à merveille. Le livre gagne en attrait ce qu'il perd en rigueur. Jamais l'intérêt ne languit. L'esprit de la puritaine Angleterre du temps des Pitt est décrit avec humour et malice. L'œuvre cependant n'est pas un tableau de mœurs. La figure du héros ne cesse d'occuper la première place. Cette figure est singulièrement attachante. Percy Bysshe Shelley est sincère, généreux, ardent. Il est jeune, beau et extrêmement intelligent. Sur le plan moral aussi bien que sur l'intellectuel, il est supérieur à tous les autres personnages du roman, même à Byron.

Percy Bysshe est un révolté, un non-conformiste. Il est imbu des idées du XVIII^e siècle. Il admire Godwin, Diderot, Voltaire, et ne se fait pas faute de le dire ouvertement, au grand scandale de ses maîtres. Il écrit des fascicules incendiaires sur la « Nécessité de l'Athéisme », se fait chasser de l'université et de la maison paternelle. Il mène une vie de bohème et, sans pourtant jouer au Don Juan, conquiert toutes les

femmes qu'il rencontre. Il s'efforce de paraître diabolique mais n'y réussit guère. Il n'a pas un brin de malice.

Le cadre du livre se prête difficilement aux réfutations ; M. Maurois se garde donc d'intervenir, de juger ; mais, sans avoir l'air d'y toucher, il s'efforce de nous rendre conciliants.

La lecture d'une vie aussi aventureuse et de théories aussi subversives que celles de Shelley comporte un certain risque, d'autant plus à considérer que le héros est sympathique. Les idées d'Ariel ont beau répugner à notre esprit, sa jeunesse lui fait trouver grâce devant notre cœur. Et il faut toujours se défier de ce qui désaccorde le sentiment d'avec la raison.

Pierre FORTIER

LIVRES POUR LES JEUNES

TRILBY (T.).

Moineau, la petite libraire. Ill. de Manon Iessel. Flammarion [1936]. (Réimpr. par Variétés.) 220 p. ill. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

J84-3

Voici un roman qui n'est pas un petit roman d'amour, mais un amour de petit roman. C'est frais, c'est charmant, c'est tout ce qu'il y a de plus français et c'est illustré de façon exquise.

Moineau, vaillante petite fille de douze ans, est un personnage sympathique et attachant, un être qu'on aime et qu'on s'imagine connaître depuis toujours. En refermant ces pages, on reste sous l'impression qu'il faudra prendre de ses nouvelles avant longtemps et...

Ma parole ! où en suis-je ? On dirait que mes imaginations de petit gars rêveur se sont réveillées tout au

fond de moi-même ! C'est cette lecture captivante qui vient d'évoquer pour moi les jours heureux d'une enfance trop courte.

Roger CHEVALIER

ACHARD (Eugène).

Zozor (suivi de « la Puce »). Montréal, Librairie générale canadienne [1945]. 79 p. ill. 16 cm. \$0.15 (\$0.20 par la poste).

JC84-3

Ce minuscule ouvrage amusera beaucoup les petits. D'ailleurs Eugène Achard n'en est plus à des essais. La grosseur des caractères sera certainement appréciée par les bambins et les bambines qui commencent à goûter la lecture ; mais il me semble qu'on aurait pu faire beaucoup mieux du côté des illustrations.

Denis MONTBOISÉ

Contes et Aventures. Deuxième Série. [Montréal] Fides [1945]. 160 p. ill. 17.5 cm. \$0.65 (\$0.75 par la poste).

JC84-3

Fides présente la deuxième série reliée de cinq *Contes et Aventures*. Il serait impertinent de vouloir discuter ou comparer le mérite respectif de chacun de ces textes. Reconnaissons à chacun d'eux une belle tenue littéraire et de jolies illustrations.

Peut-être serait-il pourtant permis de noter que les deux premiers offrent une intrigue plus captivante et un récit plus vivant ? Tels quels, ils seront lus avec plaisir par les lecteurs qui n'entrent pas dans la catégorie des « grandes personnes ».

André JANOËL

N.B. — La plupart des volumes dont les prix sont indiqués sont en vente à la librairie de Fides.

Remarques topiques

Au sujet de cette rubrique des revues et magazines, qui n'est aujourd'hui qu'un embryon et qui connaîtra sans doute de grands développements, il n'est pas superflu de livrer au lecteur les réflexions suivantes.

Il est d'abord évident qu'on ne peut donner la valeur morale approximative d'une revue sans l'avoir suivie pendant un certain temps. C'est pourquoi nos jugements ne porteront que sur les numéros étudiés et ne prétendent en aucune façon classer définitivement les revues ou les magazines en cause. Mais, après une certaine période de lecture assidue d'une même publication, nous pourrons en présenter la moyenne morale, la classer pour de bon.

Il faut aussi remarquer qu'une revue peut être jugée sévèrement et contenir en même temps des articles irréprochables et même de grande valeur. Ces anomalies apparentes résultent du fait que notre appréciation porte évidemment sur l'ensemble et, en raison des équipes hétérogènes qui collaborent à certaines publications, la promiscuité d'idéologies ou d'attitudes morales divergentes et souvent contradictoires n'a rien d'étonnant. Ceux qui, à cause de leurs amitiés littéraires, trouveraient trop douloureux l'accueil de nos jugements, s'en prendront au libéralisme intellectuel et pédagogique dont ils ont été peut-être eux-mêmes les candides fourriers.

Nous tenons aussi à attirer l'attention du lecteur sur les dangers inhérents à la multitude même des imprimés qui pullulent de toutes parts. La conséquence principale de cette avalanche de papier, c'est l'énervement et la dispersion des esprits, leur ramollissement au grand dam des lectures vraiment formatrices. Tous les penseurs sont d'accord là-dessus : la lecture des revues

— que dire des magazines ! — ne peut remplacer celle des ouvrages solides, des livres. S'en tenir à quelques revues sérieuses, pour réserver à des livres de choix la majeure partie du temps de ses lectures, c'est là le seul moyen de ne pas devenir la proie du contingent et des apparences, de bâtir sur l'universel et le durable. Nous voulions rappeler cette vérité élémentaire, pour que le fait de mentionner, dans ces pages, plusieurs revues même honnêtes, ne soit pas une incitation à négliger les lectures de premier plan.

Pour ce qui est du présent numéro, on remarquera sans aucun doute que nous n'avons guère apprécié de revues tout à fait recommandables. Ce n'est pas qu'elles manquent, ici comme en France : bien au contraire, nous recevons de France par exemple une multitude de revues et de magazines de premier ordre. Comme l'équipe qui devrait nous aider dans le travail de dépouillement des imprimés de toutes sortes, surtout hebdomadaires et mensuels, n'est pas encore constituée, nous nous en sommes tenus aux quelques revues qui suivent. Puissent ces débuts inciter certains groupes d'Action catholique, dont les membres auraient la préparation suffisante pour un tel apostolat, à se mettre en communication avec nous en vue de l'organisation d'une équipe vraiment disponible et entraînée à ce genre de travail.

★ ★ ★

REVUES FRANÇAISES

L'Arche [revue mensuelle]. Paris, Editions Charlot (18, rue de Verneuil) [1943-...] 190 p. 23 cm. Comité de direction : M. Blanchot, A. Camus, J. Lassaigne.

No 14, vol. 3 ; mars-avril 1946.

Plusieurs des revues qui nous viennent de France, malgré leur valeur littéraire souvent authentique, attestent l'incertitude et le trouble d'une pensée qui a subi toutes les « aventures » contemporaines.

L'Arche est du même esprit. Nous ne blâmons pas tant certains thèmes obstinément sensuels que le dilettantisme pervers et terriblement desséchant de cette littérature libératrice et

frelatée. En sus de cette anémie, quelques manifestations de froide incrédulité pimentent cette déliquescence spirituelle.

T. B.

Cahiers du Sud [paraît 6 fois par an]. Marseille (10, rue du Vieux-Port) [1914-...] 176 p. 22.5 cm. Directeur-fondateur : Jean Ballard.

T. 33, 2e semestre 1945 ; no 273.

La lecture de l'unique numéro de cette revue que j'aie vu, me rappelle une fois de plus le danger qu'il y a de juger une publication, quelle qu'elle soit, sans l'avoir toute parcourue. Les premières pages sont un hommage à Max Jacob et laissent la meilleure impression ; par la suite, on rencontre

l'incrédulité, le blasphème, l'érotisme... C'est à se demander si cette ordonnance n'est pas une trappe !

Devant le libéralisme intellectuel et le dilettantisme qui sont le commun dénominateur de tant de publications actuelles, Québec peut se féliciter d'être resté fidèle à l'enseignement philosophique qui couronne ses humanités.

T. B.

Le Monde français [revue mensuelle]. Paris (41, rue de la Bienfaisance) et Montréal (360, rue Le Moyne) [1945-...] 176 p. 22.5 cm. Fondateurs: A. et P. Duchêne, Réd. en chef: C.-A. Le Neveu et P. Tisseyre.

Vol. 3, no 8 ; mai 1946.

Le Monde français, qui connaît maintenant une édition américaine, apparaît comme une revue sérieuse, d'intérêt général. Il est regrettable qu'un article en particulier affecte le ton serein de l'ensemble.

T. B.

Vol. 3, no 9 ; juin 1946.

Ce nouveau numéro du *Monde français* ne m'a pas déçu.

Il convient de souligner que, loin d'être d'abord littéraire, la revue traite surtout des questions et des faits politiques et économiques qui peuvent intéresser un esprit cultivé.

La liste des collaborateurs est prometteuse et, même s'ils ne paraissent pas tous offrir les mêmes garanties d'orthodoxie intellectuelle, je ne doute pas qu'une telle équipe ne se concilie la sympathie d'un vaste public.

T. B.

La Nef [revue mensuelle]. Paris (22-24, rue Huyghens) [1944-...] 176 p. 23 cm. Directeur-administrateur: R. Esmenard.

Mai 1946 ; no 18.

Parmi des textes irréprochables, d'autres qui le sont beaucoup moins et qui charroient même des idées tout à fait fausses. Ça et là, l'affleurement d'une tendance propre à énerver ceux qui ont reçu une formation intégrale.

Il faut surtout regretter l'égalitarisme intellectuel et libéral qui donne le même droit de cité à toutes les opinions. Ce laxisme, sous prétexte de largeur de vues, doit à la longue singulièrement ramollir les cerveaux et corroder le sens inné du vrai.

On ne réagira jamais assez contre la pseudo-générosité de ceux qui n'ont point les mêmes richesses intérieures que nous à sacrifier et qui peuvent ainsi folâtrer dans tous les vents de doctrine.

T. B.

REVUES CANADIENNES

Le Film [revue mensuelle]. Montréal, les Publications Poirier, Besette et Cie (975-985, de Bullion) [1919-...] 42 p. ill. 29.5 cm. Rédacteur en chef: Louis Sabourin.

27e année, no 11 ; juin 1946.

Texte anodin. Quelques photos cependant sont repréhensibles.

C. M.

Jovette [revue mensuelle]. Montréal, le Magazine français Limitée (320 est, rue Notre-Dame) [1943-...] 170 p. ill. 25.5 cm. Directeur: Roland Beaudry.

Vol. 4, no 6 ; mai 1946.

A part la nouvelle, qui est dangereuse, et le roman, qui appelle des réserves plutôt graves, le reste est acceptable. Mais la nouvelle et le roman occupent déjà tant d'espace !

C. M.

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués
et de la cote morale

- ACHARD** (Eugène), *Zozor*, 60
BAINVILLE (Jacques), *Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler*, 56
BALZAC (Honoré de), *Le curé de village*, B, 44 ; *César Birotteau*, B?, 30 ; *Eugénie Grandet*, B?, 30
BELLEFLEUR (Gustave) et **DURAND** (Donat), *Profilis normaliens*, t. I, 40
BERNAGE (Berthe), *Brigitte aux champs. Brigitte sous le ciel gris*, 44
BÉRUBÉ (J.-F.), s.s.s., *La piété eucharistique*, 36
BEYLARD (Hugues), s.j., *L'héroïque aventure de S. Isaac Jogues*, 57
BLANCHET (Jean), *Les feux s'animent*, 54
BOCCACE, *Contes*, M, 56
BRABANT (Chan.), *Le sacrement de Confirmation*, 38
The Canadian Catalogue of Books, 34
CHEVALLIER (Gabriel), *Clochemerle*, M, 44
CHOROMANSKI (Michel), *Jalousie*, M, 45
Contes et Aventures, 60
CUYPER (A. de), *Manuel de liturgie*, 38
DANIEL-ROPS, *Histoire sainte*, B, 34
DEKOBRA (Maurice), *A Paris tous les deux...*, M, 45
DESMAREST (Marie-Anne), *Le hâvre de grâce*, B, 45
DESSAIGNES (R.), *Une jeune fille seule*, B?, 48
DION (M.-Alcantara), o.f.m., *Culture de la liberté au foyer et à l'école*, 39
DORIA (Anna), *Guitare dans la nuit*, B?, 48
DUBÉUX (Albert), *Un cœur de gosse*, B?, 49
DUGRÉ (Alexandre), s.j., *Centenaire de la conversion du cardinal Newman*, 57
DUHAMEL (Georges), *Fables de mon jardin*, B, 51 ; *Lieu d'asile*, 52 ; *Vie des Martyrs*, B, 52
DU MAURIER (Daphné), *L'auberge de la Jamaïque*, B?, 42
FAYARD (Jean), *Roman*, D, 45
Femmes d'absents..., B, 34
FOLLIET (J.), *Le sentiment de la nature dans les Psaumes*, 35
Francis Chirat, 58
GARNEAU (F.-X.), *Histoire du Canada*, 19
GENEVOIS (F.), *Lumières de vie et famille humaine*, 35
GEORGES-MICHEL (Michel), *Chefs-d'œuvre de peintres contemporains*, B, 40 ; *Les grandes époques de la peinture « moderne »*, B, 41
GIDE (André), *Si le grain ne meurt...*, M, 46
GIRAUDOUX (Jean), *Le film de la Duchesse de Langeais*, B?, 43 ; *Juliette au pays des hommes*, D, 46 ; *Simon le pathétique*, B?, 46
HELLO (Ernest), *Contes extraordinaires*, B?, 46 ; *Physionomies de saints*, 53
HEMPTINNE (C. de) et **VAN ELEWIJCK** (E.), *Maman, parle-moi du Bon Dieu*, 35
HENRY-BORDEAUX (Paule), *Marie Stuart*, 58
IZARD (Georges), *L'homme est révolutionnaire*, D, 39
LACRETELLE (J. de), *Les Hauts Ponts*, B?, 47 ; *Silbermann*, B?, 47
LAMARTINE (A. de), *Raphaël*, D, 48
LAURAN (Stéphane), *Ils s'aimaient*, B?, 48
LENOIR (Pierre), *L'affaire du Lukania*, B?, 48
LESCOUHIER (Chan. D.), *Explication sommaire des principales fonctions et cérémonies liturgiques*, 38
LLEWELLYN (R.-E.), *La sagesse du Bonhomme*, 23
LONDON (G.), *Le procès de Charles Maurras*, B, 39
MAGALI, *Sur la route inconnue*, B, 49
MAMPAEY (Chanoine A.), *L'Action catholique*, 37
Le mariage chrétien, B, 38
MARTIGNY (Paul de), *La vie aventureuse de Jacques Labrie*, B, 54
MASSIS (Henri), *Découverte de la Russie*, 26
MATHIEU (H.), s.j., *Est-ce un devoir pour tout chrétien d'être apôtre*, 35
MAURIAC (François), *Les anges noirs*, B?, 49
MAUROIS (André), *Ariel ou la vie de Shelley*, D, 59 ; *Climats*, D, 49 ; *Etudes américaines*, t. I, B?, 41
McGRATH (Mgr William G.), *Fatima, l'espoir du monde*, 37
MOLNAR (Ferenc), *A cœur perdu*, M, 42
NERVAL (Gérard de), *Sylvie*, B, 49
Les Oeuvres nouvelles, t. 6, B?, 51
PALLASCIO-MORIN (Ernest), *Je vous ai tant aimée*, 55
Pierres de la Poésie française, B?, 42
PINARD de la **BOULIAYE** (H.), s.j., *Les étapes de rédaction des exercices de S. Ignace; Exercices spirituels, selon la méthode de S. Ignace*, 36
RABELAIS, *Les œuvres de M. François Rabelais*, M, 51

TABLE (suite)

- RIMBAUD (Arthur), *Une saison en enfer*, B, 43
- ROBERT-DUMAS (Charles), *Deuxième bureau*, M, 49 ; *L'homme à abattre*, M, 49 ; *L'idole de plomb*, M, 49
- RUMILLY (Robert), *Mgr Lafèche et son temps*, B?, 58
- SAINT-PIERRE (Bernardin de), *Paul et Virginie*, B?, 50
- SÉGUIN (Abbé Lionel), *Historique de la paroisse St-Charles*, 56
- SÈPE (Estelle de), *Résidence bourgeoise*, 50
- SIMENON (Georges), *La danseuse du Gai-Moulin*, B?, 50
- TACHÉ (Joseph-Charles), *Forestier et voyageurs*, 55
- TRILBY (T.), *Moineau, la petite libraire*, 60
- VALBREUSE (René), *L'héritière d'une faute d'amour*, B?, 48
- VALLERY-RADOT (René), *La vie de Pasteur*, 59
- VAN OOST (Père Joseph), *Au pays des Orlos (Mongolie)*, 57
- VINCENT-FUMET (Odette), *Comment le dire*, B, 34
- Voix des poètes*, B, 53
- ZILKHA (Berthie), *La voie et les détours*, M, 50

T É M O I G N A G E S

SUR LE TRAVAIL DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ACCOMPLI PAR LE SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

S. Em. le cardinal J.-M.-R. Villeneuve, o.m.i., archevêque de Québec :

« La critique littéraire est en vogue chez nous, il s'en fait énormément, de la bonne et de la moins bonne ; mais même lorsqu'elle n'est pas sans valeur, elle se présente en général comme un appendice à des revues qui ont au premier plan d'autres préoccupations et intérêts que de diffuser la bonne littérature. L'absence de publications spécialisées dans ce genre est une lacune qu'il faudrait combler. Ce nous est une singulière satisfaction d'apprendre que Fides, profitant des expériences d'autres pays, lancera bientôt une revue essentiellement critique, un guide pratique qui se proposera, par l'orientation des lectures, de défendre la véritable hiérarchie des valeurs, et de travailler à sa réfraction dans la culture des individus et dans la vie sociale. » (Extrait d'une conférence sur le problème des lectures prononcée au Cercle Universitaire de Montréal, le 28 mai 1946, à l'occasion de la bénédiction de l'immeuble Fides.)

S. E. Mgr Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa :

« Je viens d'apprendre la fondation d'une nouvelle revue intitulée *Lectures*. Cette bonne idée me réjouit beaucoup parce que cette revue aidera les fidèles dans le choix de leurs lectures et contribuera à répandre les bons livres et les bons magazines. [...] Je vous félicite donc de votre initiative et soyez assuré de la collaboration la plus entière de notre Comité de la Bonne Presse. » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 25 avril 1946.)

S. E. Mgr J.-A. Desmarais, évêque d'Amos :

« J'apprends avec bonheur la prochaine naissance de *Lectures* [...]. Je souhaite longue vie à cette revue, avec abondance de fruits d'édification et de salut pour tous ses lecteurs. » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 3 juin 1946.)

S. E. Mgr Georges Cabana, archevêque-coadjuteur de Saint-Boniface :

« Je vous félicite de votre nouvelle entreprise (*Lectures*) que je serai heureux de recommander. » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 4 juin 1946.)

N.B.—Nous citerons d'autres témoignages dans le prochain numéro.